

ÉDITIONS

ANTISOCIALES

Si nous ne travaillons pas à l'effondrement du capitalisme,
nous travaillons à l'effondrement de l'humanité!

**LE TRAVAIL EST
UN CRIME**

PAR HERMAN J. SCHUURMAN

suivi de : **Le Groupe « De Moker »** :
la jeunesse rebelle dans le mouvement libertaire
hollandais des Années folles — par Els van Daele

www.editionsantisociales.com

PARIS-AMSTERDAM 2007

HERMAN J. SCHUURMAN

**LE TRAVAIL
EST UN CRIME**

SUIVI DE:

**LE GROUPE "DE MOKER":
LA JEUNESSE REBELLE DANS
LE MOUVEMENT LIBERTAIRE
HOLLANDAIS DES ANNEES FOLLES**



www.editionsantisociales.com

EDITIONS ANTISOCIALES

SOMMAIRE

LE TRAVAIL EST UN CRIME	5
LE GROUPE "DE MOKER"	11
LE SOULEVEMENT DE LA JEUNESSE	13
LA CRITIQUE A COUPS DE MASSE	20
LA GRANDE GREVE DANS LES TOURBIERES	27
SYNDICALISME OU REVOLUTION ?	34
LE TRAVAIL EST TOUJOURS PLUS CRIMINEL	42
NOTES BIOGRAPHIQUES	47

Titre original du texte de Herman Schuurman :
Werken is Misdaad, De Orkaan [L'Ouragan], Utrecht, 1924.
Republié par Uitgeverij de Dolle Hond [Le Chien Enragé], Amsterdam, 1999.
Une version papier de la traduction du *Travail est un crime*, suivie du texte
d'Els van Daele sur le « Mokergroep » sera imprimée par :
De Dolle Hond
p/a koffieshop Bollox
1ste Schinkelstraat 14-16
1075 TX Amsterdam
dollehon@dds.nl

*** **Jacob Knap** (1903-1999) quitta le Mokergroep en septembre 1926. Dans la décennie suivante, il fut actif dans le mouvement de la Libre-pensée. Traducteur, entre autres, des poèmes anti-guerre de l'Allemand Oskar Kanehl, dont quelques-uns sont déjà publiés dans *De Moker*, il a aussi écrit une courte biographie de Francisco Ferrer.

**** **Klaas Blauw** (1901-1924). Né dans une famille pauvre, dans le petit village de Wijnjeterp, en Frise, où l'anarchisme de Domela Nieuwenhuis était très répandu, Klaas était ce petit gars intelligent et curieux qui eut le privilège de pouvoir faire des études, et devint instituteur. Mais il avait entre-temps compris que le système social existant était trop haïssable pour qu'il puisse prendre sur lui la responsabilité de dresser les enfants des ouvriers selon les « normes et valeurs » obligatoires de l'époque. Ce « maître d'école déserteur », comme il se définissait lui-même, refusa aussi, bien sûr, le service militaire.

Au cours de l'été 1924, alors en route vers une conférence qu'il devait tenir lors d'un meeting de l'Association internationale antimilitariste à Wijnjeterp, il s'arrête chez un ami où il rencontre d'autres camarades, Herman Schuurman entre autres. Là, il exhibe son nouveau browning, ce qui n'était tout de même pas très courant dans ce milieu. Puis, par malheur, l'arme se déclenche et le tue sur place. Il était estimé partout et ses camarades ont collecté de l'argent pendant des années pour ériger un beau monument sur sa tombe – un bas-relief en pierre, représentant un travailleur brisant ses chaînes, le visage tourné vers le soleil d'un avenir plus prometteur.

LE TRAVAIL EST UN CRIME

PAR HERMAN J. SCHUURMAN
(1924)

Il y a, dans le langage, des mots et des expressions que nous devons supprimer, car ils désignent des concepts qui forment le contenu désastreux et corrompueur du système capitaliste.

D'abord, le mot « travailler » (*werken*) et tous les concepts en rapport avec ce mot – travailleur ou ouvrier (*werkman of werker*) – temps de travail (*werktijd*) – salaire (*werkloon*) – grève (*werkstaking*) – chômeur (*werkloos*) – désœuvré (*werkeloos*).

Le *travail* est le plus grand affront et la plus grande humiliation que l'humanité ait commis contre elle-même.

Ce système social, le capitalisme, est basé sur le travail ; il a créé une classe d'hommes qui *doivent* travailler – et une classe d'hommes qui *ne* travaillent *pas*. Les *travailleurs* sont *obligés* de travailler, sinon ils n'ont qu'à mourir de faim. « Qui ne travaille pas ne mange pas », professent les possédants, qui prétendent par ailleurs que calculer et empocher leurs profits, c'est aussi travailler.

Il y a des chômeurs et des désœuvrés. Si les premiers sont sans travail sans y être pour rien, les seconds ne travaillent tout simplement pas. Les désœuvrés sont les exploités, qui vivent du travail des travailleurs. Les chômeurs sont les travailleurs qu'on *ne permet pas* de travailler, parce qu'on ne peut pas en tirer profit. Les propriétaires de l'appareil de production ont fixé le temps de travail, ont installé des ateliers et ordonnent *à quoi et comment* les travailleurs doivent travailler. Ceux-ci reçoivent juste assez pour ne pas mourir de faim, et sont à peine capables de nourrir leurs enfants dans leurs premières années. Puis ces enfants sont instruits à l'école juste assez pour pouvoir aller travailler à leur tour. Les possédants font également instruire leurs enfants, pour qu'ils sachent eux aussi comment diriger les travailleurs.

Le travail est la grande malédiction. Il produit des hommes sans esprit et sans âme.

Pour faire travailler les autres à son profit, on doit manquer de personnalité, et pour travailler on doit tout autant manquer de personnalité ; il faut ramper et trafiquer, trahir, tromper et falsifier.

Pour le riche désœuvré, le travail (des travailleurs) est le moyen de se procurer une vie facile. Pour les travailleurs eux-mêmes c'est un fardeau de misère, un mauvais sort imposé dès la naissance, qui les empêche de vivre décemment.

Quand nous cesserons de travailler, enfin la vie commencera pour nous.

Le travail est l'ennemi de la vie. Un bon travailleur est une bête de somme aux pattes rugueuses avec un regard abruti et sans vie.

* **Anton Constandse** (1899-1985), fils de commerçants, avait quinze ans quand, élève de l'école normale, il rejoignit la Ligue des jeunes antialcooliques (JGOB) et choisit le camp du socialisme. En 1919 il adhéra à l'Association internationale antimilitariste, ainsi qu'aux Jeunesses social-anarchistes où il prôna l'occupation des entreprises et la formation de conseils ouvriers. Il écrivit dans plusieurs périodiques antimilitaristes et libertaires avant de fonder en 1922 *Alarm. Anarchistisch maandblad*. Écrivain prolifique, il participait activement à d'autres publications, tout en voyageant à vélo un peu partout aux Pays-Bas et en Flandre, pour donner des conférences de propagande et de culture générale. Interdit d'exercer sa profession d'instituteur en raison de son casier judiciaire, il développa une érudition remarquable. Dans les années 1930, confronté à la montée du fascisme, puis au déclin de la révolution en Espagne, où il voyait les anarchistes participer au pouvoir de l'État – ce qu'il considérait comme quelque chose d'inévitable (!) –, il se mit à douter de l'efficacité des méthodes anarchistes. Il se plongea dans la psychologie sociale et introduisit les théories de Wilhelm Reich en Hollande. Pris en otage par les nazis avec tout un groupe d'intellectuels, il resta interné pendant presque toute la guerre. À la Libération, il se fit essayiste et journaliste, commentateur estimé de l'actualité, « progressiste », avec toutes les illusions et toutes les indulgences envers l'ordre existant que ce terme évoque. Il est l'auteur de centaines d'articles et de dizaines de brochures et de livres. De son passé révolutionnaire, il a dit avoir « dit adieu à l'anarchisme comme on dit adieu à une personne aimée disparue ».

** **Jo de Haas** (1897-1945) était fils de comédiens ambulants. À l'âge de quinze ans, il était « vendu » à la Marine, d'où il déserta en 1917. Après avoir purgé une peine de dix mois de prison, il rejoignit les Jeunesses social-anarchistes et fonda *De Opstandeling, orgaan der Federatie van Sociaal-Anarchistische Jongeren* [*L'Insurgé, organe de la Fédération des jeunes social-anarchistes*]. Il a collaboré à *Alarm* aussi bien qu'au *Moker*, ainsi qu'à beaucoup d'autres périodiques. Complice de l'attentat de novembre 1921 (voir note 1, p. 18), il fut acquitté en appel. Très actif et bon orateur, il faisait lui aussi des tournées de propagande à vélo dans tout le pays. Dans les années trente, il se convertit à l'anarchisme religieux. Il fut exécuté par les nazis à la fin de la seconde guerre mondiale pour faits de résistance.

l'absence de chefs [...]. Tous les gouvernants ont eu de quoi s'effrayer, car ils eurent là un avant-goût de ce qui se passera quand toute la planète va danser, lorsque tous les pauvres s'y mettront . »¹ Car les révolutions du xx^e siècle n'ont pas échoué pour avoir manqué de fondements pour construire la société nouvelle, une fois l'ancienne société détruite. Toutes montrent au contraire que là où l'autorité disparaît, les masses commencent spontanément à s'organiser dans des structures démocratiques et à inventer une vie sociale nouvelle. Le malheur est que jamais jusqu'ici la révolution n'a su saper assez profondément les bases de l'ancienne société, ce qui commence quand les prolétaires se défient de tous les « experts » et traitent en ennemi quiconque se propose de les « représenter » ou de négocier en leur nom, tout en gardant à l'esprit que « dans un monde unifié, toute rébellion locale, aussi forte et profonde soit-elle, est sans avenir si elle échoue à *s'unifier au monde* »².

Els van Daele, août 2007

Quand l'homme deviendra conscient de la vie, il ne travaillera plus jamais.

Je ne prétends pas qu'il faut tout simplement quitter son patron demain et voir ensuite comment bouffer sans travailler, en étant convaincu que la vie commence. Si on est contraint de vivre dans la dèche, c'est déjà assez malheureux, le fait de ne pas travailler aboutissant dès lors, dans la plupart des cas, à vivre sur le dos des camarades qui ont du travail. Si tu es capable de gagner ta vie en pillant et en volant – comme disent les honnêtes citoyens – sans te faire exploiter par un patron, eh bien, vas-y ; mais ne crois pas pour autant que le grand problème soit résolu. Le travail est un mal social. Cette société est ennemie de la vie et c'est seulement en la détruisant, puis toutes les sociétés de labeur qui suivront – c'est-à-dire en faisant révolution sur révolution – que le travail disparaîtra.

C'est alors seulement que viendra la vie – la vie pleine et riche – où chacun sera amené, par ses purs instincts, à *créer*. Alors, de son propre mouvement, chaque homme sera créateur et produira *uniquement ce qui est beau et bon* : voilà ce qui est nécessaire. Alors il n'y aura plus d'*hommes-travailleurs*, alors chacun sera homme ; et par besoin vital humain, par nécessité intérieure, chacun créera de manière inépuisable ce qui, sous des rapports raisonnables, couvre les besoins vitaux. Alors il n'y aura que la vie – une vie grandiose, pure et cosmique, et la passion créatrice sera le plus grand bonheur de la vie humaine sans contrainte, une vie où l'on ne sera plus enchaîné par la faim ni par un salaire, par le temps ni par le lieu, et où l'on ne sera plus exploité par des parasites.

Créer est une joie intense, travailler est une souffrance intense.

1. Citation extraite du texte *Les banlieues en feu le spectacle au milieu*, Le Fin mot de l'Histoire, 2005.

2. Voir le dernier chapitre, « La lutte des classes au XXI^e siècle », dans *L'Ultime Razzia. Le 11 septembre 2001 dans l'histoire*, Éditions Antisociales, Paris, 2004.

Sous les rapports sociaux criminels actuels, il n'est pas possible de créer.

Tout travail est criminel.

Travailler c'est collaborer à faire des bénéfices et à exploiter ; c'est collaborer à la falsification, à la fourberie, à l'empoisonnement ; c'est collaborer aux préparatifs de guerre ; c'est collaborer à l'assassinat de toute l'humanité.

Le travail détruit la vie.

Si nous avons *bien compris* ça, notre vie prendra un autre sens. Si nous sentons en nous-mêmes cet élan créateur, il s'exprimera par la destruction de ce système lâche et criminel. Et si, par la force des choses, nous devons travailler pour ne pas mourir de faim, il faut que par ce travail, nous contribuions à l'effondrement du capitalisme.

Si nous ne travaillons pas à l'effondrement du capitalisme, nous travaillons à l'effondrement de l'humanité !

VOILÀ POURQUOI *nous* allons saboter CONSCIEMMENT *chaque* entreprise capitaliste. Chaque patron essuiera des pertes par notre fait. Là, où nous, jeunes révoltés, sommes *obligés* de travailler, les matières premières, les machines et les produits seront *obligatoirement* mis hors d'usage. À chaque instant les

en chœur les louanges du travail, font du travail l'unique remède à tous les problèmes ; pourquoi les partis, recyclés ou non, rivalisent à qui remettra le plus de chômeurs au travail ; pourquoi les syndicats ne revendiquent plus le « droit au travail » comme jadis, mais prônent désormais « le devoir de travailler ». Ainsi, dans cette ville autrefois relativement libre qu'est Amsterdam, le chef du « Service travail et revenu » (une fusion des équivalents locaux de l'ANPE et de la Mission RMI) pouvait, un an à peine après sa création et après que se soient multipliées les mesures de flicage et les campagnes de propagande, annoncer ses succès : « L'opinion qui domine partout maintenant est que celui qui est en état de travailler, *doit* travailler. C'était très différent il y a vingt ans, quand les gens trouvaient normal qu'on puisse choisir de toucher une allocation, comme un revenu de base. » Mais le petit néo-Bonaparte qui règne aujourd'hui sur les débris de l'Empire français, a décroché la palme du genre quand, en ouverture de sa campagne électorale, il déclarait, avec toute l'élégance d'un portail de camp d'extermination : « Le travail, c'est la liberté ». ¹

C'est aux prolétaires d'aujourd'hui qu'il revient de renverser l'ordre apocalyptique des choses, et rejoindre par la lutte le camp des plus hardis de nos camarades. Pour n'évoquer que quelques-uns des plus dignes de servir d'exemples, citons ceux qui, au printemps 2001, incendièrent la Kabylie officielle en s'organisant en assemblées démocratiques de base, coordonnèrent leurs actions, exclurent par principe tout parti politique et interdirent tout lien direct ou indirect avec le pouvoir en place ; ou ceux qui, à la fin de la même année, voulurent vraiment « que se vayan todos » en Argentine, chassèrent deux présidents à la suite et même bon nombre de patrons, et s'unifiant dans des assemblées d'usine et de quartier, commencèrent de réorganiser la vie économique et sociale ; ou ceux qui, en 2005 dans les banlieues françaises, mirent le feu aux structures de l'État néo-policier – la préfecture, le tribunal, la mairie, le commissariat, l'ANPE, la poste, etc. – en même temps qu'aux symboles de ce qui reste de « bonheur » permis par le capitalisme spectaculaire – la voiture, le MacDo, le grand magasin, le gymnase, etc. – en s'organisant spontanément à coups de blogs et de SMS, sans aucune sorte de caïd, d'idéologue, de gourou ni d'autre imposteur. Cette dernière grande rébellion d'Europe n'a certes pas su dépasser l'œuvre négative, mais a interdit de ce fait toute possibilité de récupération. « Cette guérilla urbaine, imprévisible, insaisissable, s'est caractérisée par

1. Outre la formule de sinistre mémoire (« Arbeit macht frei ») à l'entrée du camp d'Auschwitz, on peut rappeler que les camps staliniens affichaient tous cette citation du « génial continuateur du Grand Lénine » : « Le travail est affaire d'honneur, de gloire, de vaillance et d'héroïsme. »

nouvel Ennemi, Goldstein-Ben Laden ; toutes les guerres menées depuis, les nouvelles épouvantes terroristes ; toutes les catastrophes, overdoses de becquerels, de stress, d'innombrables autres pollutions ; la croissance de la précarité et le spectre de la misère et de la famine pour les exclus du confort et du clinquant « offerts » sur le marché ; le retour du travail forcé, les programmes de « réinsertion sociale par le travail » ; enfin toutes les coûteuses campagnes de promotion de tout cela n'ont pas suffi à réhabiliter le travail aux yeux des prolétaires.

En dehors d'une minorité de privilégiés et de carriéristes, les travailleurs en général n'aiment pas leur travail, voire le détestent. C'est une vérité bien banale, un secret public dont on ne parle guère que dans l'intimité des relations amicales. Jeunes et vieux s'obstinent à trouver les moyens d'échapper au travail, quoique le plus souvent encore d'une manière purement individuelle, ou dans des collectivités qui se limitent à défendre les chômeurs et/ou les artistes, à revendiquer un revenu de base... c'est-à-dire au fond qu'ils cherchent à s'accommoder, avec un minimum de contraintes, du système exploiteur en attendant qu'il s'effondre de lui-même. C'est pourquoi les débats sur le travail sont si souvent dominés par des discours métaphysiques sur son obsolescence, tenus par des individus qui, retranchés dans les sphères éthérées de la « théorie grise » – comme auraient dit les Mokers –, n'abaissent jamais leur regard sur la critique en actes du travail et du système maudit qui tire toute sa sève de l'esclavage des masses. On sait bien pourtant que chaque jour d'innombrables travailleurs volent, sabotent, simulent, bref nuisent d'une manière ou d'une autre à leur employeur, à l'entreprise qui les enchaîne – aujourd'hui à plus forte raison encore qu'au temps des Mokers, vu l'échelle infiniment plus grande à laquelle ils produisent de la camelote, du faux, des nuisances, des poisons, des armes, des mensonges, seules marchandises nécessaires à la survie du capitalisme. Mais ces pratiques sont trop rarement collectives et publiques ; et plus rarement encore elles s'attaquent explicitement au système d'exploitation en tant que tel, quand personne ne devrait plus croire désormais pouvoir échapper à cette terrible conclusion du *Travail est un crime* :

**« Si nous ne travaillons pas à l'effondrement du capitalisme,
nous travaillons à l'effondrement de l'humanité ! »**

Telles sont les conditions dans lesquelles les exploiters et leurs larbins s'acharnent à maintenir le système qui les nourrit de sueur, de sang et de larmes. C'est pourquoi, toutes les « autorités » grandes ou petites, chantent

dents sauteront de l'engrenage, les couteaux et les ciseaux casseront, les outils les plus indispensables disparaîtront – et nous nous communiquerons nos recettes et nos moyens.

Nous ne voulons pas crever à cause du capitalisme : voilà pourquoi le capitalisme doit crever à cause de nous.

Nous voulons créer comme des hommes libres, pas travailler comme des esclaves ; pour cela nous allons détruire le système de l'esclavage. Le capitalisme existe par le travail des travailleurs, *voilà pourquoi* nous ne voulons pas être des travailleurs et pourquoi nous allons saboter le travail.

syndicalistes, avaient pris le contrôle du gouvernement, de la police et de l'armée républicaine « remilitarisée ». Le vieux monde était enfin débarrassé de ses trouble-fête, et la génération rebelle qui, depuis 1917, avait combattu en Russie, en Ukraine, en Allemagne, en Italie, en Hongrie et ailleurs, fut ensevelie dans le silence et l'oubli par la presse bourgeoise et les organes de propagande totalitaires. Les expériences de la révolution furent dissimulées et falsifiées, ses partisans calomniés, traqués et exécutés. Il ne fut plus question de laisser aux prolétaires un quelconque espace de protestation. Un degré supplémentaire fut alors franchi dans l'exploitation, vers l'esclavage pur et simple et l'extermination par les travaux forcés, dans les univers concentrationnaires nazi et stalinien, ainsi que dans les empires coloniaux des « démocraties » plus « civilisées ».

Après la nazification de toute l'Europe opérée durant la deuxième guerre mondiale, puis la défaite militaire du fascisme, la « reconstruction » et la « modernisation » de l'Europe de l'Ouest s'effectuèrent sous le contrôle conjoint des « managers » rationalisateurs et des bureaucraties syndicales « responsables », grâce aussi à l'importation de la main-d'œuvre issue des colonies. Le mot d'ordre général « Travail – Famille – Patrie », fut alors seulement tempéré par les promesses mensongères d'une imminente « civilisation des loisirs » censée naître de l'augmentation en flèche de la productivité et des progrès de l'automation. Les nombreuses « nouvelles manières d'empoisonnement [...] nécessaires pour maintenir la classe ouvrière dans la passivité », comme disaient les Mokers confrontés aux premières manifestations du *spectacle*, servirent à maintenir encore les masses en sommeil malgré tant de sanglantes boucheries, mais ne purent étouffer leurs désirs d'émancipation, pas davantage dans les colonies que dans les pays industrialisés. Les « deux blocs » rivaux de la guerre froide employaient toutes leurs forces à empêcher qu'aucune rébellion ne s'affranchît de l'aliénation étatique, ni à l'intérieur de leurs frontières, ni chez le prétendu ennemi, ni dans les colonies « décolonisées », transformées en « tiers monde » à leur disposition. Mais ils ne purent empêcher qu'une lame de fond sortie des profondeurs rejette toutes les idéologies usées et compromises et bouleverse toutes les normes et valeurs régnautes, pour atteindre son paroxysme dans le Mai 68 français ; qui depuis hante partout le système et ses profiteurs. Toutes les crises du pétrole, économiques ou politiques ; la fusion des deux systèmes d'exploitation qui s'étaient partagé le monde au sortir de la deuxième guerre mondiale, en une synthèse de *spectacle intégré* qui n'a pas tardé à mettre en scène le personnage indispensable du

actes, ce qui aura pour conséquence un mouvement en parfaite santé ; ce qui est quand même quelque chose de très différent d'une foule agitée pour un moment qui s'en remet à ses dirigeants et leur attribue la responsabilité de ce qu'ils font ou ne font pas. »¹

On est loin du ton offensif des débuts. Il semble que le feu s'éteignait. Le colportage du journal posait problème. La parution du *Moker* devint irrégulière. Faute de révolution, beaucoup d'énergie se perdait en querelles intestines. Dans la rue, on se battait désormais non plus seulement contre les flics, mais aussi, de plus en plus, contre des bandes fascistes. En même temps naissaient des critiques internes au groupe, relatives à un certain « culte de la violence » qui se serait manifesté chez certains. Les jeunes qui avaient lancé l'aventure commençaient à vieillir. Le dernier numéro du *Moker*, le n° 37, paraît à l'été 1928 et est rempli en grande partie d'articles empruntés à d'autres journaux. En décembre de la même année, le Mokergroep est dissous à l'occasion d'un congrès trimestriel : « parce que les contradictions comme celles qui ont existé entre les jeunes anarchistes et les anarchistes plus âgés n'existent plus ».

Nombre de participants au *Moker* sont restés actifs au sein du mouvement libertaire. Plusieurs d'entre eux rallièrent l'Espagne en 1936 pour prendre part au combat héroïque et tragique des colonnes anarchistes.

■ LE TRAVAIL EST TOUJOURS PLUS CRIMINEL ■

En juillet 1936 en effet, dans la jeune République d'Espagne avait éclaté un soulèvement populaire contre le putsch de Franco. Toutes les forces de la révolution et de la contre-révolution d'Europe se mobilisèrent pour un combat sans merci, et franquistes, fascistes italiens, nazis, staliniens, sociaux-démocrates, marxistes révolutionnaires, anarchistes s'affrontèrent sur tous les terrains. Derrière le front, les prolétaires révolutionnaires des villes et des campagnes entamaient, en un vaste mouvement de collectivisations, l'abolition de la Propriété, de Dieu et de l'État. Hélas, moins d'un an plus tard, après une dernière secousse révolutionnaire en mai 1937 à Barcelone, cette grandiose expérience était écrasée par les campagnes de calomnies et les escadrons de la mort des staliniens qui, s'étant assurés de la passivité complice des bureaucrates sociaux-démocrates et anarcho-

1. « Een verandering » [« Un changement »], *De Moker*, n° 34, 15 novembre 1927.

LE GROUPE "DE MOKER" : LA JEUNESSE REBELLE DANS LE MOUVEMENT LIBERTAIRE HOLLANDAIS DES ANNEES FOLLES



sombre : Sacco et Vanzetti ont été exécutés malgré l'immense campagne internationale menée pour leur défense ; Piet Kooijman, l'un des auteurs de l'attentat de novembre 1921, alors en isolement cellulaire depuis cinq ans, a entamé une grève de la faim, mais ses camarades n'en savent pas plus, car on leur interdit tout contact avec lui ; à Amsterdam, des perquisitions ont été menées chez plusieurs jeunes connus pour être partisans du *Moker* ; Anton Constandse s'est vu condamné à deux mois de prison pour « ses mots subversifs, adressés aux marins, appelant les travailleurs à prendre position contre [...] la Hollande fasciste » ; les étudiants indonésiens qui soutiennent l'insurrection contre les colons néerlandais sont poursuivis. « Au vu des événements en Italie, chaque travailleur sait ce qui l'attend, s'il laisse aller les choses aussi loin que là-bas, en Italie ! » Faute de développement révolutionnaire, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur du *Moker*, le groupe devient plus idéologique ; avec le n° 33, d'octobre 1927, le sous-titre devient *Journal de jeunes anarchistes*, ce que le numéro suivant justifie ainsi :

« Lors la dernière réunion trimestrielle du Mokergroep on a décidé, après un long débat, de renommer *De Moker*, qui s'appelait auparavant *Journal d'agitation pour jeunes travailleurs : Journal de jeunes anarchistes*. [...] Beaucoup de gens ont une opinion tout à fait incorrecte du mot "agitation", ce qui conduit souvent à un jugement erroné de notre lutte et de nos moyens de lutte. [...] Nous ne voulons pas dire, par exemple, l'agitation d'un moment : autrement dit, inciter des travailleurs à des actions dont ils ne peuvent pas porter la responsabilité, ni prévoir les conséquences, et qu'ils peuvent encore moins défendre. [...] Ce que nous avons en tête avec l'agitation, j'espère l'expliquer aussi clairement que possible : [...]

Quelques personnes ne sont pas d'accord avec l'organisation de la société actuelle, la trouvent même criminelle [...]. Pour la changer, ils vont faire de l'agitation auprès de leurs semblables contre cette société, non pour leur faire commettre des actes inappropriés ou étourdis mais pour qu'ils s'aperçoivent clairement de ces abus. Cette agitation veut donc dire : réveiller les gens [...], leur faire remarquer qu'ils sont coresponsables du militarisme, de la guerre et du capitalisme. Cela veut donc dire : faire observer aux travailleurs la nécessité de s'instruire, pour qu'ils aient une meilleure compréhension des faits et développent en conséquence une action qui ne se base pas sur des phrases creuses, vides de sens, mais sur des bases scientifiquement étudiées.

Ainsi, nous formerons des personnalités qui sauront toutes ce qu'elles veulent et sauront défendre personnellement leurs propres

résidait, à leurs yeux, leur responsabilité de prolétaires révolutionnaires. C'est ainsi, selon eux, que les travailleurs peuvent dépasser leur situation d'esclaves salariés. En revanche, dans la conception anarcho-syndicaliste de la « société socialiste », la division du travail, ainsi que les structures qui règlent cette division, par métier, par entreprise, par industrie, survivent à l'abolition du salariat, à la seule différence qu'elles se retrouvent entre les mains des producteurs eux-mêmes. Se référant lui aussi à Bakounine, Arthur Lehning affirmait que les travailleurs « doivent s'organiser pour gérer les moyens de production grâce à leurs organisations industrielles fédératives et, de cette manière, organiser toute la vie économique sur une base industrielle et fédérative. Ils doivent former ces organisations dès aujourd'hui et dès aujourd'hui, ils doivent instruire ces organisations à cette fin. Pour cette instruction, ils doivent utiliser tous les moyens qu'offre le capitalisme : l'entreprise capitaliste, la science "capitaliste", la statistique "capitaliste" ». Si on peut lui donner raison jusqu'à un certain point, notamment quand il écrit que « rien n'est plus absurde que le rejet complet de toute la science, parce qu'elle serait bourgeoise et ses résultats employés généralement au bénéfice de la bourgeoisie », on ne peut en revanche admettre l'affirmation selon laquelle cette science, ces connaissances dont nous avons besoin pour renverser le capitalisme, s'acquièrent en travaillant « bien et de façon responsable, y compris sous le capitalisme ». Bien au contraire !

La critique catégorique et intégrale du syndicalisme, y compris dans ses expressions les plus radicales, par ceux du *Moker* et d'*Alarm* touche un point essentiel de la voie où le mouvement ouvrier s'est engagé par la suite. Si les anarcho-syndicalistes voulaient révolutionner le syndicalisme, les *Mokers* et leurs camarades mettaient à nu dès le début l'ambiguïté de cette entreprise. L'histoire de l'anarcho-syndicalisme dans les années 1930 : la lutte des tendances, les scissions, la bureaucratisation ainsi que la lutte contre ce phénomène au sein de l'AIT et au sein de ses fédérations, avec comme apothéose, au cours de la guerre civile espagnole, la scission complète entre une bureaucratie collaboratrice et une base qui entame la réalisation du communisme libertaire sans elle, entravée par elle, leur a rapidement donné raison.

Mais le radicalisme absolu et offensif qui faisait la force du *Moker* à ses débuts, finit par perdre son élan en se répétant. Après l'épreuve de force avec l'anarcho-syndicalisme, *De Moker* semble épuisé. Au même moment, la répression se durcit et le fascisme gagne du terrain en Hollande comme dans le reste de l'Europe. Le n° 32 du *Moker*, de septembre 1927, est

LE SOULEVEMENT DE LA JEUNESSE

Herman Schuurman (1897-1991), l'auteur du pamphlet *Le travail est un crime*, fut l'un des cofondateurs du Mokergroep (groupe La Masse ¹), qui rassemblait de jeunes prolétaires avides de révolution, très librement organisés autour du journal *De Moker*, alors sous-titré *Opruiend blad voor jonge arbeiders* [*Journal d'agitation pour jeunes travailleurs*]. Le Mokergroep secoua le mouvement ouvrier et libertaire hollandais pendant plus de quatre ans, de la fin 1923 à l'été 1928 :

« Cela peut, donc *cela doit* sonner comme un coup de masse à leurs oreilles : nous, les jeunes, refusons radicalement de nous ranger plus longtemps derrière les sales trucs des vieux dans le mouvement [...]. Que tout le monde sache que nous sommes des sans-pouvoir, des sans-dieu, des sans-le-sou et de préférence des sans-emploi dans cette société, et que nous n'aimons pas non plus toute cette agitation éthico-religieuse. Ce répugnant prêchi-prêcha, le rabâchage, depuis des années, du *droit au travail*, nous le changeons en *droit à la paresse* ², car il s'agit là des premiers symptômes de l'anéantissement. Destruction ! Bakounine, quand il était vieux, était encore révolutionnaire, voilà pourquoi il a désigné la voie de la destruction. La situation du prolo s'est-elle améliorée ? [...] Non ! Mille fois non ! L'organisation, politique et syndicale, a laissé intacts les fondements du système. On a seulement voulu en changer les "excès", et même en cela on a totalement échoué [...]. Le travail a toujours été la devise de la bourgeoisie, mais aussi celle des dirigeants des partis politiques et des syndicats. Aujourd'hui – et c'est en cela que l'histoire ne cesse de se répéter sans que le prolétariat y gagne quoi que ce soit – même des anarchistes pur-sang exultent en annonçant dans leurs organes que l'emploi a augmenté en Belgique. Voilà pourquoi nous ne faisons aucun effort pour avoir une organisation unifiée : nous ne connaissons pas de front unique révolutionnaire, nous reconnaissons et provoquons la solidarité dans l'usine et dans l'atelier, pour stimuler le sabotage. Le terrain de l'agitation, nous le trouvons partout... » ³

1. Un *moker* (dit aussi *vuist*, « poing », en argot de métier) est une sorte de petite masse (cf. logo du *Moker*).
2. La première traduction néerlandaise du célèbre pamphlet de Lafargue, établie par J. de Wachter, parut en 1916.
3. J. Verhave, « Het moet ! » [« Il faut ! »], *De Moker*, n° 4, 10 février 1924.

L'un de ces jeunes libertaires précisera plus tard :

« Les groupes De Moker et Alarm n'existaient pas pour exister en tant que groupes, mais étaient composés d'un certain nombre de gens qui éprouvaient le besoin de combattre le ramollissement dans la génération plus âgée et de s'attaquer à ces vieux. »¹

Alarm, fondé en mai 1922 et très proche du *Moker*, avait déjà publié un article contre le travail, qui faisait également référence à Lafargue :

« Le capitalisme qui tire sa sève du travail, en empoche la plus-value, sera voué à l'effondrement dès le moment où ce travail, donc ce profit, feront défaut. Paul Lafargue, l'auteur du *Droit à la paresse*, dit que dans cette société, le travail est une honte. Or, il aurait été plus radical d'intituler son bouquin *Le Devoir de paresse*. Le devoir des révolutionnaires est de priver le capitalisme de sa sève. C'est pourquoi l'organisation syndicale est contre-révolutionnaire, parce qu'au lieu du sabotage et de la désobéissante *paresse*, elle prône le droit au travail en faisant croire aux travailleurs qu'ils pourraient en tirer un quelconque avantage. [...]

Mais l'organisation syndicale existe grâce à *l'esclavage salarial* : quand le travail salarié s'effondre, l'organisation syndicale s'effondre avec lui. Existant par et grâce au capitalisme, elle ne peut pas faire autrement que contribuer à sa réédification, tandis que les travailleurs sont constamment détournés du renversement du capitalisme par la lutte pour les salaires. En tant qu'anarchistes nous ne devons pas seulement lutter contre le capitalisme, mais aussi contre l'ennemi en notre sein : contre les organisations syndicales. Le capitalisme et le syndicalisme ont en effet un ennemi commun : la paresse. Et là où les capitalistes et les notables affirment tout le temps *le devoir et le droit au travail*, les révolutionnaires doivent propager partout *le devoir et le droit à la paresse*. »²

À l'inverse de ceux d'*Alarm*, du reste pas forcément plus âgés, ceux du *Moker* se définissaient explicitement comme « jeunes » – comme Schuurman le dit lui-même : « Nous, les jeunes, nous avons trop de droit à la vie,

1. Fike van der Burght, *Die moker en alarmgroepen bestonden niet om te bestaan als groep : sociaal anarchistiese jeugdbeweging in Nederland 1918-1928* [Les groupes De Moker et Alarm n'existaient pas pour exister en tant que groupes : le mouvement de la jeunesse social-anarchiste aux Pays-Bas de 1918 à 1928], Amsterdam, 1982, p. 44. Bon nombre des informations utilisées ici sont tirées de ce livre, ainsi que de celui de Ger Harmsen, *Blauwe en rode jeugd. Ontstaan, ontwikkeling en teruggang van de Nederlandse jeugdbeweging tussen 1853 en 1940* [Jeunesse bleue et jeunesse rouge. Naissance, développement et régression des mouvements de jeunesse aux Pays-Bas de 1853 à 1940], Nijmegen, 1975.

2. A. J. Jansma, « Luiheid en kapitalisme » [« Paresse et capitalisme »], *Alarm. Anarchistisch maandblad*, n° 6, 1922.

dans lequel il n'hésitait pas à lancer quelques sophismes pour discréditer les radicaux exigeants du *Moker* :

« Toute forme *d'auto-organisation* – syndicat, coopérative, association, etc. – a une signification pour l'auto-libération du prolétariat. Quand on est persuadé de cela, on comprend que cette conception se laisse difficilement concilier avec l'idée exprimée dans le slogan "le travail est un crime". Si nous ne voulons pas seulement combattre le capitalisme, mais aussi le vaincre, il est évident que les travailleurs ne peuvent pas se procurer les moyens nécessaires à ce but en se mettant *en dehors* de l'entreprise. [...] Une propagande pour bien travailler et de façon responsable, y compris sous le capitalisme, ne peut que stimuler une disposition morale sans laquelle une société socialiste n'est pas concevable. Le prolétariat ne peut s'instruire que par la pratique de la vie économique quotidienne et c'est seulement ainsi qu'il peut parvenir à l'intelligence de considérer que ce qui est aujourd'hui un moyen d'exploitation capitaliste est cependant la chose même par laquelle la libération économique peut être réalisée. »¹

Au rebours des organisations constructives-réformistes telles que les syndicats, le Mokergroep (comme d'autres groupes opérant de façon autonome) n'aurait donc pas été une forme d'auto-organisation et n'aurait eu par conséquent aucune « signification pour l'auto-libération du prolétariat » ; et cela alors qu'il s'était largement fait connaître en deux ans d'activité ! De plus, en plaçant le travail – et ceux qui le défendent – au centre de leurs attaques, les Mokers ne se mettaient pas pour autant en dehors de l'entreprise : « Le terrain de l'agitation, nous le trouvons partout... » Ils y incitaient à la subversion et au sabotage ; ils voulaient que les travailleurs occupent leur lieu de travail par et pour eux-mêmes. Ils discutaient, et mettaient en pratique, des tactiques pour riposter aux politiques de *lock-out* pratiquées par les maîtres de l'industrie et critiquaient justement la lenteur du prolétariat « organisé » à comprendre dans quelle mesure les capitalistes avaient déjà appris à tourner les grèves de longue durée à leur avantage (comme encore Thatcher soixante ans plus tard). Ils prônaient l'arrêt du travail, ou si ce n'était pas possible incitaient à travailler de manière à nuire un maximum au capitalisme. Ils préconisaient l'agitation constante, la stimulation de la subversion, le développement de situations révolutionnaires. C'est là que

1. Arthur Müller Lehning, *Anarcho syndicalisme. Rede uitgesproken op 17 November 1926 op de stichtingsvergadering der "Gemengde Syndicalistische Vereniging"* [Discours lu le 17 novembre 1926 à l'assemblée fondatrice de l'Union syndicaliste mixte], édité sous forme de brochure par l'Union en 1927. Texte assez souvent reproduit et cité dans les débats sur l'organisation.

dans des organisations économiques de combat luttant pour leur affranchissement du joug du salariat et de l'oppression de l'État. Son but consiste en la réorganisation de la vie sociale sur la base du communisme libre, au moyen de l'action révolutionnaire de la classe ouvrière elle-même. Il considère que seules les organisations économiques du prolétariat sont capables de réaliser ce but, et s'adresse, par conséquent, aux ouvriers en leur qualité de producteurs et de créateurs des richesses sociales, en opposition aux partis politiques ouvriers modernes qui ne peuvent jamais être considérés du point de vue de la réorganisation économique. »¹

Établi expressément pour contrer la domination conjointe du réformisme social-démocrate et du communisme bolchevik sur les travailleurs, l'anarcho-syndicalisme a eu la faiblesse de vouloir concurrencer ces organisations sur leur propre terrain, par une surenchère réformiste, ce que *De Moker* pointe déjà du doigt en raillant « la journée de six heures "révolutionnairement" portée aux nues », aspect réformiste par excellence, qui fut d'ailleurs encore développé dans les années qui suivirent comme la meilleure manière de parer aux conséquences néfastes de la rationalisation, notamment le chômage. « Nous ne nous distinguons tactiquement des partis politiques et des centrales syndicales sous leur influence non pas parce qu'eux cherchent à atteindre déjà maintenant des améliorations pour les travailleurs, que nous refuserions, mais seulement parce que nous avons une autre idée des moyens d'atteindre ces améliorations », dit déjà Rudolf Rocker en décembre 1919, lors du congrès de fondation de l'Union libre des travailleurs d'Allemagne (Freie Arbeiter Union Deutschlands, FAUD), qui sera à la base de l'initiative pour la fondation de l'AIT. Il s'agit alors de fonder une sorte de structure de cadres autogérée, devant organiser la lutte par l'action directe (grève, boycott, sabotage, etc.) pour aboutir, *via* la « grève générale insurrectionnelle » et la liquidation de l'État, à une mainmise sur la gestion de l'économie.

Au sein du NSV, branche néerlandaise de l'AIT, qui défendait jusque-là en général une position « neutre » vis-à-vis des partis politiques, fut fondée en novembre 1926 une Union syndicaliste mixte (Gemengd Syndicalistische Vereniging, GSV), hébergeant bon nombre d'intellectuels qui influencèrent justement ce syndicat dans le sens de l'anarcho-syndicalisme. À cette occasion Arthur Lehning, qui joua un rôle important comme théoricien et comme secrétaire de l'AIT dans la décennie suivante, fit un discours

1. Premier paragraphe de la *Déclaration de principes* adoptée par le congrès constitutif de l'AIT tenu à Berlin du 25 décembre 1922 au 3 janvier 1923.

trop de passion, trop de foi et de confiance en nous-mêmes, trop de volonté et de courage pour nous laisser foutre comme ça au piquet. »¹ Il n'empêche qu'au contraire de la quasi-totalité de la presse ouvrière et libertaire, *Alarm* réagit avec enthousiasme à la parution du *Moker* :

« Très rafraîchissant. Publié uniquement pour propager le sabotage. Tout comme *Alarm*, il combat toute forme de salariat, car les travailleurs ne comprennent pas qu'"aussi longtemps qu'existe le salariat, l'exploitation reste un fait". Le journal combat donc l'organisation syndicale, car "les syndicats collaborent à l'endormissement des travailleurs". Huit de ces jeunes anti-syndicaux ont déjà comparu devant la justice pour agitation et atteinte à la sûreté de l'État. Cette revue est donc très prometteuse. La jeune génération doit avoir le salariat en horreur, elle doit devenir fainéante : voilà l'effondrement de la bourgeoisie. »²

À ses débuts, la plupart des participants au *Moker* avaient en effet entre dix-sept et vingt-trois ans – Schuurman était relativement « vieux » dans le groupe. Par ailleurs, tous les fondateurs du groupe et rédacteurs du journal étaient issus des courants les plus radicaux d'un mouvement d'émancipation de la jeunesse, qui émergea à la fin du XIX^e siècle avec l'industrialisation, plutôt tardive en Hollande mais dont les effets désastreux n'en ont pas été moindres, notamment pour les jeunes, d'où une forte tendance anticapitaliste au sein de ce mouvement. Parfois dès l'âge de douze ans, à la moindre expression de mécontentement dans la rue, ces jeunes se retrouvaient confrontés aux sabres de la police et aux fusils de l'armée : ils comprenaient donc vite quel ordre était défendu aux Pays-Bas. De plus, ce sont eux qui formaient la piétaille de l'armée puisque les riches pouvaient s'acquitter d'une taxe pour échapper au service militaire, contribuant également à l'expression d'une forte tendance antimilitariste : c'est sur ce terrain fertile que fut fondée, en 1904 à Amsterdam, l'Association internationale antimilitariste (Internationale Antimilitaristische Vereniging, IAMV), dont Ferdinand Domela Nieuwenhuis, « grand-père » du mouvement socialiste et libertaire hollandais, était l'inspirateur. Des délégués d'Angleterre, d'Espagne, de Belgique, de Suisse et de France (représentée par la Ligue antimilitariste, fondée entre autres par Georges Yvetot) avaient pris part au congrès fondateur, mais la branche néerlandaise fut la seule à récolter un succès considérable : avec des slogans tels que « Pas un homme, pas un sou pour l'armée » et « Guerre à la guerre », accompagnés systématiquement

1. Fike van der Burght, *ibid.*, p. 35.

2. Annonce de la parution du *Moker*, par Jo de Haas, dans *Alarm*, janvier 1924.

du mot d'ordre anticolonialiste « Les Indes délivrées de la Hollande »¹, elle fonctionna plusieurs dizaines d'années, jusqu'à la deuxième guerre mondiale, comme instrument de liaison entre différents groupes libertaires et antimilitaristes, qui se rencontraient lors de congrès et réunions, participaient à ses campagnes et colportaient ensemble son journal, *De Wapens Neder [À bas les armes]*.

Au sortir de la première guerre mondiale, la vague révolutionnaire qui submergea le vieux monde, atteignit aussi notre plat pays soi-disant « neutre »² : émeutes contre le coût de la vie et la pénurie, multiples manifestations prolétariennes, grèves, et même mutinerie dans une caserne ; au sein des Jeunesses social-anarchistes (Sociaal-Anarchistische Jeugd Organisaties, SAJO), qui regroupaient des jeunes prolétaires en révolte contre la « mollesse » des organisations existantes, quelques-uns tentèrent de faire sauter la Bourse d'Amsterdam ainsi qu'un dépôt d'explosifs aux abords de la ville, mais la malchance fit échouer leur projet. Dans les réunions et les publications de ces Jeunesses social-anarchistes, les discussions sur les principes, mais aussi et surtout sur les pratiques de la « dictature du prolétariat », se mêlaient à celles sur le rôle général des partis et syndicats dans la lutte révolutionnaire. Vers 1919-1920, la tendance antibolchevique des Jeunesses social-anarchistes, qui en somme n'ait toute représentativité aux organisations, avait éclipsé toutes les autres, notamment parce que celles-ci partageaient rejoindre les diverses organisations « adultes », des communis-

1. L'État néerlandais, qui avait hérité en 1799 du droit de prédation sur l'archipel indonésien, jusqu'alors détenu par la Compagnie hollandaise des Indes-Orientales, se voyait contraint, un siècle plus tard, à l'époque de « l'impérialisme », de défendre son monopole contre l'avidité intrépide de nouveaux concurrents dans le pillage, et entamait en conséquence une sinistre « pacification » de la « Ceinture d'émeraude », pour y asseoir définitivement son pouvoir et en tirer davantage de butin. Au cours de multiples campagnes militaires, où la cruauté la plus extrême répondait à la farouche résistance des indigènes, l'armée hollandaise finit d'anéantir les relations féodales encore en vigueur dans les divers principautés ou sultanats dont l'absolue soumission ne pouvait être garantie, et y introduisit le capitalisme moderne et son exploitation industrielle du sol et du sous-sol, avec ses champs de pétrole, ses mines et plantations géantes nécessitant la concentration d'un prolétariat déporté de toutes les îles d'Indonésie, d'Asie continentale et même d'Afrique. Les régulières révélations d'atrocités perpétrées par l'armée et les colons scandalisaient certes l'opinion publique hollandaise, donnant lieu parfois à des disputes parlementaires, mais seuls les anarchistes et, plus tard, les communistes du courant trotskisant de Sneevliet (fondateur du Partai Komunis Indonesia en 1914) et les conseillistes prirent carrément le parti de la résistance indonésienne. Les antimilitaristes s'opposaient notamment à « l'envoi de jeunes Hollandais pour assurer les bénéfices usuraires de la bourgeoisie en Orient ». Ceux qui se réunirent autour d'*Alarm* et du *Moker* précisaient leur position en déclarant vouloir « les Indes délivrées du capitalisme, donc délivrées de la Hollande » ; et ils affirmaient que le meilleur soutien à apporter aux Indonésiens dans leur lutte pour l'émancipation, le meilleur moyen aussi pour que la cause nationaliste se voie dépassée par la cause du prolétariat internationaliste, était de saper en métropole même la racine de l'impérialisme : le capitalisme.

2. La Hollande était officiellement « neutre » durant la première guerre mondiale, et l'est restée jusqu'à son invasion par l'Allemagne en mai 1940.

lequel la journée de six heures est « révolutionnairement » portée aux nues ; et quand nous nous rappelons tout cela, nous savons que ce syndicalisme, aussi bien que tous les autres, en est arrivé au stade de la « gymnastique révolutionnaire », à un stade sans espoir. [...] L'esprit rebelle y est étranger.

Remarquons que dans la déclaration de principes de l'AIT, ce côté de la lutte pour les salaires, ce côté particulièrement dangereux, est complètement tu [...]. Et par cette porte si obligeamment laissée ouverte, la vraie et pure pratique syndicale réformatrice pénètre aussi dans l'AIT et transforme toutes les phrases révolutionnaires de ce programme en « théorie grise ». Cela malgré tous ses perspicaces théoriciens. »

Ces « perspicaces théoriciens », les intellectuels anarcho-syndicalistes qui avaient pris l'initiative de fonder l'AIT, attribuaient la liquidation de la révolution par le parti bolchevik en Russie, et par le parti social-démocrate en Allemagne, à l'insuffisance de l'organisation économique du prolétariat sur des bases libertaires. Ayant pris acte de leur impuissance face aux manœuvres des partis politiques représentants-des-travailleurs, la rapidité avec laquelle ceux-ci avaient pu infiltrer, récupérer et liquider l'organisation spontanée des soldats, des ouvriers et des paysans insurgés dans les conseils ou soviets, pour prendre le pouvoir en rétablissant l'État, ils avaient conclu que « pour la prochaine fois » les travailleurs devraient être mieux préparés à leur tâche révolutionnaire – et que dans ce but il fallait qu'ils s'organisent dans des syndicats révolutionnaires et libertaires. Leur nouvelle ambition se résume dans ce mot d'un des cofondateurs de l'AIT, Mark Mratchnyi, l'un des anarchistes russes expulsés par les bolcheviks :

« Nous avons perdu beaucoup de temps en poursuivant *notre organisation à nous*, tandis que les intérêts fondamentaux de la Révolution exigeaient *l'organisation des masses ouvrières*. »¹

Avec lui d'autres Russes, comme Alexandre Schapiro, et des Allemands comme notamment Rudolf Rocker, qui tous avaient déjà une longue expérience des luttes et acquis un grand prestige dans le mouvement libertaire international, s'attelèrent à édifier cette « organisation économique » du prolétariat :

« Le syndicalisme révolutionnaire, se basant sur la lutte de classe, tend à l'union de tous les travailleurs manuels et intellectuels

1. Cité par Arthur Lehning dans *La naissance de l'Association internationale des travailleurs de Berlin. Du syndicalisme révolutionnaire à l'anarchosyndicalisme*, Éditions CNT-Région parisienne, 2000.

« Comment réaliser le socialisme dans la pratique ? Dans *De Moker* n° 25, notre partisan/adversaire vient exposer sa réponse à cette grande question des questions. Et jamais je n'ai senti ni compris plus clairement combien des hommes qui, apparemment, n'ont qu'une divergence de peu d'importance, peuvent être éloignés les uns des autres. [...] Si nous voulons vraiment faire pousser le germe du socialisme et voir sa graine s'ouvrir, alors nous devons chercher en premier lieu là où cela peut être possible : dans le développement continu de la conscience humaine.

Mais – et combien de syndicalistes peuvent comprendre cela ? – ce développement spirituel ne peut être stimulé *qu'avec des moyens qui correspondent à ce but grandiose.*

Ceux qui pensent qu'avec “un sou en plus et une heure de moins” on stimule la révolution, prouvent qu'en somme ils n'ont rien, mais alors vraiment rien compris aux facteurs psychologiques qui doivent porter et propulser un tel changement social. Et celui qui, comme E.B., va jusqu'à appeler de la “gymnastique révolutionnaire” une lutte pour l'amélioration de son sort dans le cadre des relations existantes, et qui découle d'un intérêt collectif restreint, outrepassa la limite au-delà de laquelle le sérieux tourne au ridicule. [...]

C'est bien vrai : un homme hâve, famélique, n'est “pas plus” révolutionnaire que celui qui est bien nourri. Nous, jeunes anarchistes, ne sommes pas partisans de la *Verelendungstheorie*, mais une classe ouvrière bien-portante, satisfaite d'elle-même (ce qui n'est pas la même chose que consciente d'elle-même !), nonchalante, qu'on contente par une part suffisante du butin des oppresseurs, ne fait d'habitude pas non plus montre d'un esprit particulièrement rebelle. [...]

Bref, “l'esprit du socialisme” est en contradiction avec “l'esprit de la lutte pour les salaires”. Le chemin vers la révolution ne passe pas en connaissance de cause par : la lutte pour les salaires, la journée de huit heures, etc. [...]

Si par la force des choses tu dois travailler comme salarié et si tu *peux arracher* des conditions de travail meilleures par *l'action directe dans l'entreprise même* (conseils d'entreprise !!), alors chaque anti-syndicaliste serait d'accord avec ça, à la condition qu'on se pose en même temps comme première et plus haute tâche, comme l'écrit l'Union Spartacus dans son programme, “de dénoncer le caractère trompeur de tels mouvements”. [...]

Nous nous rappelons de nombreux exemples de la “pratique du syndicalisme”, p. ex. la résolution du congrès de l'AIT de 1925, sur les améliorations pratiques censées stimuler la lutte autonome, le manifeste du 1^{er} mai de l'AIT, à laquelle le NSV a adhéré, dans

tes aux syndicalistes. Cette tendance radicale se regroupa en 1922 autour du mensuel *Alarm*, sur le modèle du *Nabat* de l'Ukraine révolutionnaire¹, et/ou vint s'agréger un peu plus tard au groupe qui gravitait autour du *Moker*.

À l'extérieur des Jeunesses social-anarchistes, ou avant de les rejoindre, beaucoup de participants au *Moker*, et non des moindres, comme Herman Schuurman lui-même, étaient passés par la Ligue des jeunes anti-alcooliques (Jongelieden Geheelonthoudersbond, JGOB). L'importance accordée à l'antialcoolisme dans le mouvement socialiste et libertaire est certainement une particularité néerlandaise. (Le très populaire Domela Nieuwenhuis avait même lancé le slogan : « Un travailleur qui boit ne pense pas. Un travailleur qui pense ne boit pas. ») Que cet antialcoolisme ait rencontré un tel succès au sein de la jeunesse subversive de l'époque doit sûrement beaucoup au calvinisme dont la population hollandaise est profondément imprégnée, mais aussi au fait que nombre de ces jeunes prolétaires connaissaient de près les ravages que pouvait causer l'alcoolisme dans leur propre milieu, jusque dans leurs propres familles. Pour eux, l'antialcoolisme signifiait aussi bien émancipation de la personnalité que contestation des relations sociales, et leur apparaissait presque comme une condition *sine qua non* de tout changement social. Les débats qui agitaient les Jeunesses social-anarchistes se retrouvaient aussi au sein de la Ligue des jeunes antialcooliques, et si quelques-uns de ses membres rejoignirent les communistes, Herman Schuurman et ses camarades libertaires organisèrent fin 1920 le congrès fondateur d'une Ligue de la jeunesse libre (Vrije Jeugd Verbond, VJV), qui fit cette *Déclaration de principes* :

« La Ligue de la jeunesse libre est l'association nationale des jeunes qui, ayant conscience qu'ils ne peuvent ni ne savent se résigner à la situation qui détruit la vie, travaillent, chacun à sa façon et autant que possible ensemble, à la révolution spirituelle et sociale.

1. Selon Anton Constandse*, cofondateur et rédacteur d'*Alarm*, « un rapprochement s'effectua entre les communistes de conseils, qui avaient quitté le Parti communiste (comme Leen van der Linde, Piet Kooijman, Wim Hoenders), et des groupes anarchistes comme les Alarmistes, qui adoptaient certaines conceptions marxistes radicales sur le terrain économique, qui avaient été aussi celles de syndicalistes comme Georges Sorel. Pendant la période durant laquelle on peut le compter parmi les anarcho-syndicalistes, lui aussi a vu dans ce mouvement l'expression d'une lutte de classe sans ambages, à mener tout d'abord dans les entreprises. L'idée de l'occupation de l'entreprise était une forme de “dictature du prolétariat”, et n'était donc justement pas celle d'une “dictature du parti”. Le courant anarchiste des Alarmistes est resté caractérisé par ses liens avec les communistes de conseils ». (*De Alarmisten, 1918-1933*, Amsterdam, 1975.)

Là où notre société, se révélant dans le capitalisme, et le militarisme qui en découle, se maintient seulement par la destruction de la libre personnalité humaine, la VJV se place sur le terrain "de la libre personnalité humaine".

Afin de stimuler le développement de la libre personnalité humaine, la VJV accepte tous les moyens pour détruire les facteurs qui l'entravent, comme le capitalisme, le militarisme, l'école et la religion. »

En juin 1921, le jeune Herman Groenendaal, qui avait lui aussi quitté la Ligue des jeunes antialcooliques pour s'affilier à la Ligue de la jeunesse libre et qui avait été emprisonné pour refus du service militaire, commençait une grève de la faim et déclenchait en sa faveur une gigantesque campagne antimilitariste, lancée et coordonnée par l'Association internationale antimilitariste ; pendant plusieurs mois se succédèrent manifestations, réunions contestataires et grèves auxquelles participèrent des milliers de travailleurs ; quelques autres insoumis rejoignirent Groenendaal dans sa grève de la faim. Puis, au début du mois de novembre, alors que le mouvement stagnait, un petit groupe d'activistes attaqua à la bombe la façade de l'immeuble où logeait l'un des juges de Groenendaal, dans le but notamment de critiquer la « passivité » des non-violents (ce qu'était d'ailleurs Groenendaal). Un des auteurs de l'attentat dira plus tard :

« On s'est étonné que, devant la Cour, aucun de nous trois n'ait tenu de discours retentissant, un peu dans le style dont avaient l'habitude les vieux sociaux-démocrates dans l'Allemagne de l'empereur Guillaume, et que nous n'avions pas de défenseurs qui partageaient notre point de vue. À tort. *L'acte* était notre propagande. Nous avons fait ce que nous avons à dire. Nous avons dit cela à l'adresse de la bourgeoisie et du prolétariat. Et ce que nous avons à dire pour l'avenir est toujours la même chose, exprimé dans des termes un peu différents : saisie des entreprises, organisation par entreprise. [...] Ce que nous avons voulu dire tout d'abord avec notre attentat, c'est : voilà, prolétaires, vous vous perdez en admiration pour le non-violent Groenendaal, réveillez-vous donc et réfléchissez un peu sur cet attentat. »¹

1. Citation de Leen van der Linde dans P. A. Kooijman, *Neem en eet. Bomaanslag en opruïing als sociale filosofie [Prends et mange. L'attentat à la bombe et l'incitation à la révolte comme philosophie sociale]*, « Manifesten », L. J. C. Boucher, La Haye, sans date (autour des années 1970), p. 18-19. D'autre part, les auteurs de l'attentat s'expliquèrent par écrit dans P. A. Kooijman, L. v. d. Linde, Jo de Haas, *De Revolutionnaire Daad*, Uitgave : Agitatie-Commissie : Weg met de Partijen, de Vakorganisaties en de Bonzen [*L'Acte révolutionnaire*, Édition : Commission d'agitation : À bas les partis, les organisations syndicales et les notables], 1922. Anton Constandse fit remarquer plus tard que deux des auteurs de l'attentat venaient d'un groupe marxiste dissident. « Il était déjà notable, à l'époque, que des social-anarchistes collaboraient occasionnellement avec des marxistes qui avaient accepté le principe du communisme de conseils. Ils se retrouvaient mutuellement dans

En premier lieu, notre tâche est de gagner de grandes parties de l'humanité à ce but. [...] Les syndicalistes ont ce grand mérite de montrer dans la pratique le chemin, non seulement vers la destruction de la société actuelle, mais aussi vers la construction de la société future. »

Faisant référence à la lutte pour la journée de huit heures, dont il souligne l'importance pour le développement culturel du prolétariat, il continue :

« Nous savons que la lutte pour "le pain quotidien" est une école importante de la révolution. [...] Quand, en revanche, on adopte l'idée que le travailleur sera satisfait par la journée de huit heures et un bon salaire, alors on se rallie tout à fait inconsciemment à la *Verelendungstheorie*¹ des marxistes. [...] La lutte quotidienne est pour nous de la gymnastique révolutionnaire, par la continuelle lutte entre le patronat et le prolétariat. [...] Jusqu'ici toutes les révolutions ont échoué, car après la destruction de la vieille société, on n'avait pas de fondements pour la construction de la nouvelle. [...] Avec ses fédérations *industrielles* et non professionnelles d'un côté, et d'un autre côté ses bourses du travail, [l'anarcho-syndicalisme] offre la garantie que la production et la consommation seront réglées de manière à garantir la liberté de chacun. Son système de conseils du bas vers le haut forme une barrière contre la corruption. Du fonctionnement de cette construction dépendra l'existence de la nouvelle société sans autorités (l'anarchie). Cette organisation doit se former au sein de la société actuelle ; la vieille société doit devenir grosse de la nouvelle. »²

Dans les numéros des mois suivants, *De Moker* réagit par une série d'articles dispersés, sous le titre « La pratique du socialisme »³ :

1. « Théorie de la paupérisation » : le terme vient en réalité des sociaux-démocrates réformistes, qui ont banalisé sous ce nom de *Verelendungstheorie*, pour pouvoir mieux la critiquer, l'affirmation de Marx selon laquelle la « loi générale de l'accumulation capitaliste » (*Le Capital*, livre I, 7^e section, chapitre XXV) « établit une corrélation fatale entre l'accumulation du capital et l'accumulation de la misère, de telle sorte qu'accumulation de richesse à un pôle, c'est égale accumulation de pauvreté, de souffrance, d'ignorance, d'abrutissement, de dégradation morale, d'esclavage, au pôle opposé, du côté de la classe qui produit le capital même ». Ceux qui depuis prétendent que ce système ne saurait être réformé dans le sens d'une véritable amélioration de la situation des « classes laborieuses », sont traités de partisans de la *Verelendungstheorie*, étant sous-entendu que la conséquence logique en serait une « politique du pire » digne du cynisme de Netchaïev dans son *Satéchisme du révolutionnaire* : « la Confrérie contribuera de toutes ses forces et de toutes ses ressources au développement et à l'extension des souffrances qui épuiseront la patience du peuple et le pousseront à un soulèvement général. »
2. Eugen Betzer, « Syndicalisme en anarchisme » [« Syndicalisme et anarchisme »], *De Moker*, n° 25, 11 septembre 1926. Betzer était présent à la « mobilisation anticapitaliste » de la Pentecôte 1924, où il appela à l'union de tous les anarchistes.
3. Johny Homan, « De practijk van 't socialisme », *De Moker*, n° 27, 15 novembre 1926 ; n° 29, mars 1927 ; n° 31, juillet 1927.

« Depuis que la mobilisation a mis à la mode la grisaille “unique”, et le tsar rouge de Russie le front “unique”, nos organes vitaux et sociaux ont dû guérir de leur indigestion. [...] Et voilà que nous rencontrons justement ce vieux Satan, qui nous fournit un nouveau camarade comme rédacteur du *Moker* ressuscité [...] : Teun le Démolisseur, représentant ambulante en dynamite et en pieds-de-biche. »¹

Dans le même numéro, une vive critique des prétendus progrès dus à la rationalisation de l'industrie :

« À ce que nous voyons, le capitalisme moderne tend à épuiser la volonté de l'humanité. Le prétendu système Taylor, appliqué à grande échelle en Amérique, entre autres chez le noble philanthrope Ford, et dans notre pays chez Philips, Stork et autres, veut mécaniser davantage les gestes du travailleur, les rendre aussi automatiques que ceux de la machine qu'il actionne, avec pour conséquence qu'après avoir travaillé huit heures durant dans ce système, on est plus abruti, épuisé et surtout sans volonté qu'après dix heures de travail dans le processus de production antérieur. [...] “Dites-moi comment vous vous amusez, et je vous dirai qui vous êtes”, peut-on dire pour varier le proverbe bien connu. Et ceci prend tout son sens quand on voit de quelle manière banale et vide le travailleur s'amuse aujourd'hui. Tout ceci est l'ombre sinistre que, dans son développement incessant, le capitalisme moderne laisse présager. »²

■ SYNDICALISME OU REVOLUTION ? ■

Lorsque, dans les mois suivants, la tendance anarcho-syndicaliste commence à gagner en influence au sein du NSV, *De Moker* semble considérer ce développement avec un certain intérêt et ouvre exceptionnellement ses colonnes à un article de propagande syndicaliste « dans l'intérêt du débat ». Selon l'auteur, membre des Jeunesses anarcho-syndicalistes (Syndikalistisch Anarchistische Jugend) de Berlin, l'anarcho-syndicalisme est bien plus qu'une organisation syndicale :

« Aujourd'hui justement, il est temps de remplacer notre caractère destructif par le constructif.

Nous voulons la révolution sociale. C'est notre premier but. [...]

1. Paru dans la rubrique “Explosif”, et rédigé par “Rebelle”.

2. « Dienstweigering en persoonlijkheid » [« Refus du service militaire et personnalité »].

L'attentat, évidemment, provoqua quelques dissensions. Peu de gens appréciaient ce genre de critique. Or, ceux qui l'approuvèrent et organisèrent la campagne pour la défense des auteurs de l'attentat – qui furent condamnés à de lourdes peines – formaient bientôt les groupes autour d'*Alarm* et, un peu plus tard, autour du *Moker*. Les deux groupes étaient très proches, tout comme l'étaient les Jeunesses social-anarchistes et la Ligue de la jeunesse libre, au sein desquelles ils avaient vu le jour, si bien que *De Moker* adopta la *Déclaration de principes* de la Ligue.¹

L'antimilitarisme prononcé du *Moker* et d'*Alarm* se distingue systématiquement d'un certain antimilitarisme libertaire fortement imprégné de pacifisme et d'éthique à la Tolstoï, de cette « non-violence » de principe qui continue à proliférer dans chaque mouvement de contestation, pour le frustrer et l'étouffer. La critique du militarisme développée par les Mokers se veut bien plus profonde et concrète. Jo de Haas ** évoque ainsi l'imbrication de l'armée et du militarisme avec l'État et le capitalisme, dans une polémique contre le manifeste d'un groupe de tendance bolchevik appelant les jeunes à « apprendre à manier les armes » :

« Quels farceurs ! Car, disent-ils, on ne pourra en finir avec la guerre si ce n'est par la *révolution mondiale*. Et pour ces marxistes, la *révolution = une bataille* ! Chacun en comprend les conséquences absurdes. Le capitalisme a inventé des moyens qui, en vingt-quatre heures, peuvent faire d'une ville comme Londres un cimetière. “L'armée prolétarienne” devra donc disposer des gaz, des bactéries, etc. pour être capable, par exemple, de faire de Londres un cimetière en dix heures. Car sinon la bataille – la “révolution” selon eux – est perdue d'avance [...]. Cela, les écoliers l'ont déjà compris, qui ne s'aventurent pas dans une bagarre sans un bâton qui soit au moins un décimètre plus long que celui des autres.

la défense de l'insurrection de Cronstadt de 1921. » (Dr. A. L. Constandse, *Anarchisme van de daad van 1848 tot heden [Les Anarchistes et la Propagande par le fait de 1848 à aujourd'hui]*, La Haye, 1970, p. 178.)

Pour tenter d'accélérer le mouvement, les mêmes imaginèrent de kidnapper le maire d'Amsterdam et de lui refuser toute nourriture jusqu'à ce que Groenendaal soit libéré... On projeta aussi de commettre un attentat contre un propriétaire de chantier naval responsable d'un *lock-out* des métallurgistes, qui ne put non plus être mené à bien ; mais tout ceci prouve que leur mobile principal n'était pas la solidarité avec Groenendaal ou la cause antimilitariste, mais bien leur « passion destructrice » contre le système capitaliste tout entier.

1. Cette déclaration est reproduite dans chaque numéro du *Moker*. Les éléments plus modérés de la Ligue de la jeunesse libre se regroupèrent autour des périodiques *De Kreet der Jongeren [Le Cri des jeunes]*, et plus tard, *De Branding [Le Déferlement]*. Il existait aussi une feuille « interne » de la Ligue, couvrant les deux tendances, *De Pook [Le Tisonnier]*.

Cependant, les jeunes doivent comprendre *ceci* : les sociaux-démocrates aspirent à la conquête du pouvoir de l'État. Dans le manifeste susmentionné on lit : "Quand le capitalisme est détruit et que partout les travailleurs prennent eux-mêmes en mains le pouvoir de l'État, la guerre devient impossible." *C'est ici que se cache l'imposture ! Les travailleurs* ne prennent pas en mains le pouvoir de l'État. Ce sont *les dirigeants qui font ça !* Ça change beaucoup et ça explique tout. [...] En Russie, on trouve à la tête de l'Armée rouge des généraux *blancs* qui, *exactement comme ici*, font tirer sur des grévistes et disperser les manifestations de femmes. Imaginez un instant que ces soldats n'aient pas su tirer... »¹

■ LA CRITIQUE A COUPS DE MASSE ■

Herman Schuurman fut sans conteste une figure centrale du *Moker*, du moins au cours des premières années, lorsqu'il en était rédacteur et qu'il y publiait de nombreux articles et traductions de l'allemand, et qu'il en faisait aussi habituellement la couverture². Sous le titre « Notes d'un garçon », il y livrait régulièrement ses commentaires et analyses de l'actualité étrangère, ainsi que les conclusions qu'il en tirait pour ses camarades aux Pays-Bas.

Par exemple, dans *De Moker* du 10 février 1924 :

« En Angleterre, les sociaux-démocrates sont soudain parvenus au pouvoir. Grâce à une crise de gouvernement forcée, la dissolution de la chambre basse et la tenue d'élections, ils ont obtenu un grand nombre de sièges. Les travailleurs anglais vont donc jouir des mêmes bienfaits que ceux apportés à l'Allemagne et à l'Autriche par les chefs de la II^e Internationale. Les ministres "socialistes" anglais exécuteront l'asservissement des dirigeants sociaux-démocrates au grand capital [...] dans une version encore plus jolie. Comme tous leurs prédécesseurs, ils sont les valets rampants et serviles du grand trust du pétrole anglo-néerlandais Royal Dutch Shell Co. [...] Aux Pays-Bas ces messieurs voulaient jouer le même petit jeu. Lors de la crise gouvernementale, Troelstra [dirigeant social-démocrate] a déclaré que le SDAP voulait obtenir la direction du gouvernement. [...] Ça n'a pas marché. [...] Les traîtres aux travailleurs voudraient tant entrer au gouvernement. Car alors, ils seraient à l'abri. [...] Les leaders des travailleurs sont les pires

quelles que soient leurs différences religieuses et politiques, entamé une lutte massive, effective et commune. [...] Qu'ils apprennent de cette lutte que l'organisation solide et permanente, sur la base des principes autonomes du syndicalisme révolutionnaire, est absolument et indéniablement nécessaire. »

Dans les semaines qui suivent, plusieurs articles dans la même veine sont publiés par *De Syndicalist*. Malgré les louanges et le soutien matériel apportés aux grévistes, le NSV et le NAS voient donc une défaillance là où ceux du *Moker* et d'*Alarm* voient un développement révolutionnaire. Cependant, au sein même des rangs anarcho-syndicalistes, certains expriment leur mécontentement à propos de ce que *De Syndicalist* écrit sur la grève :

« [...] je trouve qu'eux, je veux dire avant tout Constandse et J. de Haas [dénigrés par *De Syndicalist*], ont montré, et montrent encore, qu'ils sont de vrais combattants pour le socialisme. Il devient de plus en plus manifeste que les gros bonnets d'un mouvement syndical ne se passionnent pour une action que quand elle concerne leurs petits moutons et l'éreintent quand ce n'est pas le cas ; par conséquent il y a de plus en plus de gens qui crient : À bas le mouvement syndical ! »¹

Qu'on retrouve si peu de réflexion sur ces événements dans *De Moker* est peut-être lié au fait que, dans les mois qui suivirent, des dissensions se firent jour au sein de la rédaction du *Moker* : une partie des rédacteurs ayant jugé les points de désaccord entre eux et les groupes plus modérés de la Ligue de la jeunesse libre de si peu d'importance que, sans s'inquiéter de l'opinion de leurs camarades, ils s'étaient accordés avec les rédacteurs du *Kreet der Jongeren [Le Cri des jeunes]* pour fusionner en un nouvel organe, intitulé *De Branding [Le Déferlement]*. Décision arbitraire qui, du côté des colporteurs et des (ex-)rédacteurs, Herman Schuurman² entre autres, fut vivement critiquée. Ainsi le numéro 19 du *Moker*, du 15 juin 1925, annonçait la cessation de la publication, mais le 20 février 1926, après quantité de débats et de querelles, paraissait le numéro 20, avec un nouveau comité de rédaction signant collectivement d'un pseudonyme agressif, « Teun de Sloopster » [« Teun le Démolisseur »]³ :

1. W. S. Stam, « Na de stakingen in de Venen » [« Après les grèves dans les tourbières »], *De Syndicalist*, 16 mai 1925.

2. En outre, dans *Alarm* du 15 août 1925, il est fait mention de poursuites judiciaires contre Herman Schuurman et Jo de Haas.

3. Dans l'organe interne de la Ligue de la jeunesse libre chapeautant les deux tendances, *De Pook*, ce conflit est très sommairement évoqué.

1. *De Moker*, n° 11, 1^{er} octobre 1924.

2. Voir l'illustration p. 10, reproduction de la couverture du n° 12 du *Moker*, du 1^{er} novembre 1924.

Par ailleurs, si le NAS admettait que la révolte avait été « directe et spontanée », il ajoutait qu'on « ne peut pas se contenter d'une action spontanée, de la révolte à court terme », pour ensuite inviter, en toute bonne logique, les travailleurs à rejoindre ses rangs : « Combattez avec nous, syndicat révolutionnaire, et faites de ce mouvement, le NAS, l'organisation de tous les travailleurs véritablement combattifs de Hollande. Alors on en aura fini avec les directions réformistes, qui se comportent en ennemis des travailleurs. »¹ C'est dans la même veine que le NAS critiquait la presse social-démocrate qui « continue de geindre contre ces "criminels" grévistes saboteurs, qui arrachent des poteaux téléphoniques et incendient des monceaux de tourbe »². Mais si le NAS n'oubliait pas de citer dans ses communiqués anti-répression les activistes anarchistes arrêtés, comme Jo de Haas, ce sont pourtant les mêmes qu'il visait implicitement en s'en prenant à « toutes sortes de théories insensées de gens qui sont habitués à causer dans le vide de n'importe quoi, sans parler dans une certaine direction ni faire de propositions concrètes, et qui abusent de la lutte »³. On peut imaginer avec quels ricanements les Mokers accueilleraient cette prose.

L'attitude du NSV vis-à-vis du « spontanéisme » ne différait guère de celle du NAS. Son journal, *De Syndicalist*, déclarait à l'occasion d'une grève sauvage dans l'industrie métallurgique : « Le point de vue des dirigeants des syndicats centralisés a toujours été et est encore : d'abord le rétablissement de l'industrie et puis... les intérêts des travailleurs. Or, notre point de vue, et en fait ce n'est pas une nouveauté, est que nous soutiendrons toujours les travailleurs qui se révoltent contre ceux qui les exploitent, dans la limite de nos moyens. »⁴ Mais non sans faire remarquer : « Nous signalons que nous préférons avoir à faire avec une grève bien organisée par avance. » Quand la grève du printemps 1925 éclate, le NSV tient parole en lançant une campagne de soutien en faveur des grévistes tandis que son secrétaire effectue une tournée de propagande dans la région des tourbières pour persuader les travailleurs de s'organiser dans son syndicat, apparemment sans grand succès. Voici ce qu'écrivit *De Syndicalist* du 11 avril :

« Face aux travailleurs se dresse réellement une alliance monstrueuse d'ennemis. [...] Moralement, ils ont déjà gagné la lutte, quelle qu'en soit finalement l'issue. En face de leur ennemi commun, ils ont,

1. *De Arbeid*, 11 avril 1925.
2. *De Arbeid*, 25 avril 1925.
3. *De Arbeid*, 9 mai 1925.
4. *De Syndicalist*, 7 février 1925.

ennemis de l'humanité car ils ne peuvent donner libre cours à leur volonté de puissance que si les travailleurs restent esclaves. »

Dans *De Moker* du 1^{er} janvier 1925 :

« L'attaché diplomatique russe à Rome a offert un banquet à Mussolini, son collègue à Berlin a reçu la visite du nonce Pacelli, le représentant du pape. À Londres, Rakovski [pour Rakovsky, diplomate russe] a porté un toast au roi d'Angleterre. Et Krass [pour Krassine, autre diplomate russe] est arrivé cette semaine à Paris et tout se déroule dans le cadre des anciennes traditions machiavéliques de la diplomatie. Avec une ruse toute capitaliste, les despotes russes savent monter les intérêts des différents États les uns contre les autres, et les peuples, les travailleurs, en sont les victimes. [...]

Le 19 décembre, cela fera un an que l'on a massacré des prisonniers sans défense dans l'enfer bolchevik de l'île Solovetsky, dans la mer Blanche. Partout dans le monde, ce jour sera gravé dans les âmes de ceux qui aiment la liberté humaine. Et ils sauront qu'ils ont à détruire tout gouvernement sans rien en laisser. »

Dans *De Moker* du 15 octobre 1926, lors de la grande grève des mineurs en Angleterre :

« Enfin ! Enfin des nouvelles d'Angleterre qui donnent de l'espoir, qui démontrent que les mineurs ne se laissent plus embrouiller par des discours et des conférences, et ont la volonté d'appliquer la méthode qui est finalement la seule capable de briser la résistance du capitalisme, c'est-à-dire le sabotage [...]. Maintenant que l'on a enfin pris la décision de stopper le travail d'entretien des mines [au risque d'explosions, d'inondations, etc.], les hurlements des "dirigeants ouvriers" de toutes nuances se font entendre partout. [...]

Les *dirigeants* qui, après un an de réunions et de courriers, savaient que le gouvernement et les propriétaires des mines étaient préparés à cette grève et qu'ils pouvaient tenir jusqu'à ce que les travailleurs soient sacrifiés ;

Les *dirigeants* qui suppliaient le gouvernement de ne pas aller jusqu'à provoquer une grève "générale" ;

Les *dirigeants* qui prônaient le calme et l'ordre et faisaient en sorte que le transport des vivres et du charbon fonctionne bien ;

Ces *dirigeants*-là se lamentent maintenant à pleins poumons parce que les travailleurs – après que des milliers d'entre eux ont abandonné tout espoir – commencent *enfin* à parler d'inonder les mines. Ce qui est, du point de vue révolutionnaire, la seule méthode

juste. *Si les travailleurs n'ont pas la possibilité d'occuper les entreprises, elles doivent être anéanties.* [...]

Aux Pays-Bas également, une grève des mineurs menace [...]. Cela restera, tant que les syndicats des mineurs auront le pouvoir entre leurs mains, une histoire de trahison et de martyre, comme en Angleterre aujourd'hui, comme en Twente il y a deux ans avec les travailleurs du textile. Camarades, faisons en sorte qu'en cas d'action, celle-ci devienne d'envergure révolutionnaire. Redoublons d'efforts pour que les travailleurs répugnent enfin aux grèves de longue durée. *Soutenez l'occupation des entreprises. Sinon, place au sabotage !* »

Au cours de la deuxième année, Schuurman disparaît du comité de rédaction (qui devient anonyme), mais continue de collaborer au *Moker* jusqu'en 1927, lorsqu'il s'engage notamment dans la campagne internationale en défense de Sacco et Vanzetti. Peu après, il quitte le mouvement et se retire dans la vie privée.¹ Avec *Le travail est un crime*, il a parfaitement résumé ce que les jeunes du *Moker* essayaient de mettre en pratique, leur programme. D'après la tradition orale, le groupe était composé d'environ cinq cents garçons et filles (celles-ci bien moins nombreuses), éparpillés dans tout le pays, notamment dans le Nord et l'Ouest. Il n'y avait pas de dirigeants, à ceci près que le comité de rédaction du *Moker* en déterminait le contenu ; on trouve dans nombre de numéros du journal des listes d'articles refusés avec un argumentaire très sommaire, comme : « inadéquat, lettre suit », « très confus, essaie de te fixer sur un point », « trop long », « trop mal rédigé », « contradictoire », etc. À l'occasion de congrès trimestriels, l'assemblée évaluait la rédaction et nommait éventuellement de nouveaux rédacteurs. Le groupe n'avait pas non plus de liste de membres : il suffisait de collaborer d'une manière ou d'une autre au *Moker*. Ainsi, on peut lire dans un « compte rendu sommaire de l'assemblée trimestrielle des "Mokers" du 10 avril 1927 » : « Comparée à il y a quelques années, nous pouvons constater que la communication au niveau national s'est améliorée, que les jeunes des différentes parties du pays se connaissent mieux. Et il y a des contacts internationaux. Nous avons un journal indépendant [...] rempli de petits articles vigoureux, écrits par les jeunes eux-mêmes, et distribué aux gens également par des jeunes, un périodique qui exprime donc une magnifique part de la lutte. »² Pour nombre de participants, la collaboration au *Moker* consistait essentiellement à colporter les trois mille, parfois quatre mille

1. Il y eut des conflits, des disputes entre personnes, des petits jeux de pouvoir, des rumeurs, etc., mais c'est de la petite histoire qui est, par manque de documents, difficile à juger et peu intéressante.

2. *De Moker*, n° 30, mai 1927.

Le NAS¹ n'a rien su faire de mieux que d'envoyer un télégramme au ministère de l'intérieur pour demander un entretien. Le SDAP [Sociala Democratische Arbeiders Partij] et la NVV [Nederlandse Vakbonds Vereniging]² ont joué dans cette grève leur rôle habituel, celui de la *trahison*. La première chose que *Het Volk* [journal social-démocrate] a faite est de signaler à la police que le "fameux lanceur de bombes" Jo de Haas se trouvait parmi les grévistes et qu'il était en grande partie à l'origine de la grève. [...] Et bientôt il était arrêté. [...]

En Drenthe aussi, nos propagandistes payaient de leur personne. Constandse et Johan van den Eynde se trouvaient là, au sein de la lutte. Et encore une fois, c'est *Het Volk* qui les désigne comme des "démagogues anarchistes" et des "éléments irresponsables". Le secrétaire de la NVV, lors d'une assemblée à Assen, ose dire : "Nous négocions depuis trois ans déjà vos griefs avec les autorités" ; un mec costaud l'interrompt : "Et nous, ça fait déjà trois ans que nous avons faim." Ce que nous avons aussi pu "apprécier", c'est le fait que, précisément la semaine où la grève a éclaté, le Nederlands Syndicalistisch Vakverbond (NSV)³ a obtenu son agrément royal. [...] *Pour nous*, cette grève prouve la force de l'action directe, et les travailleurs doivent y voir que c'est là le chemin *qu'on peut nommer révolutionnaire.* »⁴

Combattue par les jaunes de la NVV jusqu'à sa liquidation définitive, la grève du printemps 1925 fut en revanche soutenue par les syndicats minoritaires qu'étaient le NSV et le NAS, ce dernier envoyant jusqu'à la fin du mouvement des télégrammes de protestation au ministère de l'intérieur pour obtenir un entretien visant à « expliquer clairement au ministre combien cette lutte réprimée avec violence était justifiée »⁵ (comme si ces messieurs ne le savaient pas !).

1. Nationaal Arbeids- Secretariaat, syndicat fondé en 1893 par Christiaan Cornelissen et Domela Nieuwenhuis. À cette époque, le NAS, sous la direction de Henk Sneevliet, était encore lié à l'Internationale syndicale rouge, contrôlée par Moscou, et son journal, *De Arbeid*, sous-titré *Revolutionair weekblad van het Nationaal Arbeids-Secretariaat*, était rempli de textes pleins de sympathie pour le gouvernement des commissaires du peuple en Russie ; ce n'est qu'en juin 1927 que se fit la rupture avec les bolcheviks.

2. Nederlandse Vakbonds Vereniging, syndicat jaune fondé en 1906, suite à la grande grève des cheminots de 1903, version néerlandaise de la vague de « grèves de masse » du début du XX^e siècle.

3. Fondé en 1923, quand une très courte majorité du NAS choisit de rejoindre l'Internationale syndicale rouge, par la minorité qui rejoint l'Association internationale des travailleurs (AIT), fondée à Berlin en 1922, en réaction justement au syndicalisme « jaune » et « rouge ». Néanmoins, le NSV ne s'est que lentement développé vers l'anarcho-syndicalisme, et en 1925 n'était pas majoritairement antiparlementariste et anti-État (voir plus bas).

4. Jac. K[nap], « De stakingen in het Noorden » [« Grèves dans le Nord »], *De Moker*, n° 18, 1^{er} mai 1925.

5. *De Arbeid*, 25 avril 1925.

la grève. [...] On se rassemblait sur un bout de terre, là où le canal A rejoint le Scholtenskanaal. [...] Pour les communistes, Brommert était souvent présent ; pour nous, Constandse. En Frise, à cette époque, Jo de Haas aussi faisait encore de l'agitation. »

Sur la participation directe des Mokers à cette lutte, on manque de sources, mais on peut être sûr qu'ils partageaient la position des anarchistes exposée par Constandse dans *Alarm* :

« Que faire maintenant ? [...] En dehors des syndicats et des partis un nouvel esprit s'est emparé des prolétaires [...]. Inorganisés, les tourbiers ont mené des actions plus grandioses, plus puissantes et témoignant de plus d'unité que ce que n'importe quel syndicat aurait pu faire. [...] Les anarchistes ont soutenu ce principe : nulle action ne doit dépendre d'un soutien financier. Si une action ne remporte pas de succès *par son intensité et sa méthode*, elle ne sera certainement pas menée à bonne fin en la prolongeant par des appels à soutien. [...] Si le sabotage, les actions de solidarité, l'extension des conflits restent sans résultat, un rythme tranquille à long terme n'en aura pas davantage. Les travailleurs hors des régions tourbières ne doivent pas s'imaginer qu'ils s'acquittent de leur devoir en donnant quelques sous aux tourbiers, qui de leur côté ne souhaitent pas non plus devenir des mendiants. Ils n'accompliront leur tâche qu'en participant à la lutte. »¹

Dans *De Moker* même, on ne trouve que l'article suivant de Jacob Knap, publié dans le numéro du 1^{er} mai :

« Finalement, nous étions convaincus que les travailleurs ne pourraient bientôt plus supporter leur misère permanente. Et les nouvelles étaient de plus en plus encourageantes. Quoique d'envergure limitée, des grèves de solidarité éclataient. Le conflit s'étendait et bientôt, atteignant les tourbières de Drenthe, se transforma en un vaste incendie. Bien qu'il s'agissait d'une grève pour l'amélioration des conditions de vie, elle était quand même sympathique car elle a éclaté spontanément par-dessus la tête des chefs syndicaux et avait de fortes tendances révolutionnaires.

Le *sabotage* était dans l'air et nous nous attendions à ce que dans tout le pays éclatent des grèves de solidarité mais, hélas, cette espérance est restée vaine. Il apparaît encore une fois que les travailleurs éduqués dans les syndicats ne possèdent aucune volonté combative.

1. « De strijd in de Venen » [« La lutte dans les tourbières »], *Alarm*, 15 mai 1925.

exemplaires mensuels, ce qui provoquait souvent des affrontements avec des adversaires politiques et surtout avec la police, et donc des arrestations, tandis que le journal était fréquemment saisi et ses rédacteurs maintes fois condamnés à de lourdes peines. Mais les Mokers considéraient cette répression comme une propagande pour leur cause. Après toute une série de saisies, d'arrestations de colporteurs jusqu'à Anvers, en Belgique, puis la condamnation d'un rédacteur à deux mois de prison pour provocation à l'insoumission, puis même les tirs à balles réelles de la police d'Amsterdam lors d'un affrontement, *De Moker* pouvait affirmer :

« Ainsi, notre *Moker* est devenu le journal par qui les propriétaires et les maîtres se savent le plus gravement menacés, parce que nous incitons précisément les jeunes à être hommes. [...] Parce que nous rendons les jeunes conscients du fait que le capitalisme existe par leur travail et qu'ils doivent donc lui refuser leur force de travail. [...] C'est pour cela que le pouvoir lâche après nous ses chiens sanguinaires. Dans notre grandiose lutte pour l'humanisation de l'humanité, nous trouvons face à nous le front des propriétaires et des maîtres, impitoyables. »¹

Dans cet article, comme dans bien d'autres, on voit transparaître les idées de Bakounine, notamment celles sur *Dieu et l'État*, son livre le plus connu et le plus souvent réédité en néerlandais, dans lequel il parle de l'émancipation humaine vis-à-vis de la prosternation religieuse – dont il situe les origines dans l'animalité de l'homme – et de la « tâche » de l'homme qui est de devenir de plus en plus homme, en abolissant dans un même mouvement Dieu et l'État. Pour les jeunes du *Moker* aussi, la liberté était l'essence de la vie. Leurs adversaires au sein du mouvement ont souvent dénigré avec malveillance tout à la fois leur « subjectivisme extrême », leur comportement risqué et ce qu'ils ont nommé leur « goût du martyr », négligeant ainsi ce fait que la vie quotidienne de l'immense majorité des travailleurs était (et est) considérée par beaucoup comme « un martyr » – et pas seulement par ceux qui jugent que le travail est un crime. Cela ne signifie pas pour autant que les Mokers ne cherchaient pas à faire front contre l'inévitable répression ; par exemple, pour protéger les réfractaires au service militaire, on fit la proposition suivante : « Comme à Amsterdam, où tout le quartier s'insurge quand on expulse un ouvrier de son logement, le quartier doit aussi s'insurger quand un réfractaire est sorti de son logement

1. Herman S[chuurman], « De Bloedhonden zijn los » [« Les chiens sanguinaires sont lâchés »], *De Moker*, n° 12, 1^{er} novembre 1924.

par la police. Et si on essaye de l'arrêter à son travail, alors les camarades doivent être solidaires au point d'arrêter le travail. »¹ Dans *De Moker*, on exhorte parfois les plus sauvages à un peu de prudence vis-à-vis des forces de l'ordre, plus fortes qu'eux ; certains textes indiquent qu'une discussion était en cours sur les méthodes de la guérilla. Début 1926, après une tentative avortée de fusion avec les éléments plus modérés de la Ligue de la jeunesse libre, le comité de rédaction adoptait comme signature collective le nom de « Teun le Démolisseur, représentant ambulant en dynamite et en pieds-de-biche », tandis que les articles étaient seulement signés d'initiales ou de noms fantaisistes tels que « Rebelle », « Quelqu'un », « Morveux ». Il faut noter à ce propos la relative impénétrabilité du Mokergroep. Les membres des différents groupes se connaissaient bien, se fréquentaient à la maison, chez eux, partageaient tout, opéraient en bandes d'amis, ce qui formait une barrière contre les petits profiteurs voulant se donner un air révolutionnaire sur le dos de leurs camarades, mais aussi contre les infiltrations policières.

Il est clair que les méthodes des jeunes « Mokers » étaient avant tout provocatrices. La même chose est vraie en ce qui concerne leurs mœurs, aussi austères qu'elles puissent nous paraître aujourd'hui. Garçons et filles se fréquentaient librement ; ils nageaient nus ; ils ne buvaient pas et nombreux étaient végétariens ; fumer était mal vu, de même que le libertinage. Ils vagabondaient, avaient des relations avec le mouvement des vagabonds allemand et certains voyageaient ainsi un peu partout en Europe ; ils refusaient aussi, en tant qu'équivalents de « l'église et du bistrot », les débuts des délices spectaculaires : le football et le cinéma. Un rédacteur, qui signe de son prénom Gerrit, s'en explique ainsi :

« L'effet nocif de l'alcool sur le corps humain est suffisamment connu » toutefois « l'alcool n'est pas la cause, mais seulement une conséquence de toute cette misère. Voyez comment maintenant le genièvre est remplacée par le "sport". Comment, tandis que la question de la tempérance occupe de plus en plus l'attention de la classe ouvrière, les esprits se lâchent en cris et hurlements autour des terrains de football. Et cela sera toujours ainsi. On trouvera toujours de nouvelles manières d'empoisonnement, parce qu'elles sont nécessaires pour maintenir la classe ouvrière dans la passivité. Cela durera aussi longtemps que vous continuerez de combattre les conséquences au lieu de la cause. [...] Oh, nous voudrions crier à

1. Rinus van de Brink, « Niet in de kazerne – Niet in de gevangenis » [« Ni en caserne, ni en prison »], *De Moker*, n° 11, 1^{er} octobre 1924.

l'échec des tentatives d'extension du mouvement et une dure répression, la grève s'était épuisée. Mais les libertaires avaient acquis un certain prestige : leurs rangs avaient grossi et les « groupes libres » avaient fleuri.

« Mais tous ces nouveaux visages, ce n'était pas seulement cela. Un vent nouveau commençait à souffler. Je crois que c'était parce que nous commencions à sortir de notre isolement. Beaucoup de jeunes anarchistes d'Amsterdam, de La Haye et cette région venaient nous voir, désireux de connaître cette Drenthe rebelle. Des proches donc, des jeunes mecs et des nanas avec le slogan : "Le travail est un crime." Le travail, un crime ? Ça doit avoir été incompréhensible pour nous. Nous travaillions, devions travailler pour manger et c'était ainsi depuis que nous avions l'âge de dix ans. [...] Ils étaient venus en camarades, en train ou à vélo et ils comptaient pouvoir manger à notre table. Nous étions d'ailleurs assez hospitaliers et nous acceptions de les accueillir en camarades. Mais ils étaient effrontés et s'affalaient sans gêne dans le fauteuil de notre père ou de notre mère. Si, au début, nous avions été fiers de leur amitié, il n'avait pas fallu longtemps avant que nous préférions les voir partir plutôt que venir. Ce qui leur fut rapidement expliqué. [...] Heureusement ils n'étaient pas tous comme ça, ces gens de la grande ville. Mais c'était tout de même étrange. »

Harmen van Houten n'en dit pas plus ; sans être lui-même Moker, il signale ici une sorte de collision culturelle entre le Nord et l'Ouest du pays, qui a certes existé aussi au sein du Mokergroep.

Puis en 1925, « l'histoire de 1921 se répète », dit encore Harmen van Houten à propos de la grève ; mais cette fois, la lutte ne résulte pas de l'initiative d'un Comité révolutionnaire de tourbiers (dont Van Houten avait été membre), mais jaillit spontanément de partout, la situation sociale étant devenue intolérable, avec davantage d'amertume.

« De grandes bandes de grévistes parcouraient les villages tourbiers. Ceux qui ne participaient pas encore, furent contraints d'arrêter le travail. Il y eut aussi du vandalisme. Il y avait chaque nuit des incendies dans les tourbières. [...] On était en colère contre les syndicats, qui ne se montraient pas aux rassemblements mais qui, court-circuitant les foyers d'agitation, conféraient avec les chefs. [...] Les anarchistes étaient très partagés sur l'utilité de participer au comité de grève. Inciter les gens à faire grève alors qu'il n'y avait rien à gagner ? Ne rien faire et accepter que les salaires baissent encore de 30 % ? [...] Évidemment, personne n'envisageait de se rendre au travail pendant

de reboisement, de poldérisation, de travaux de canalisation et d'autres formes similaires de travaux forcés. Dans les immenses tourbières – une industrie qui commençait à décliner rapidement à cette époque –, les conditions de vie étaient pourtant restées tout aussi scandaleusement misérables et beaucoup devaient travailler une partie de l'année dans le cadre de ces projets d'« assistance par le travail ». Dans les premiers mois de 1925, de petites grèves et des actions de sabotage se répandirent de village en village, jusqu'à aboutir à un mouvement de subversion un peu plus pré-occupant pour les propriétaires... Dans la région, contrairement au syndicalisme, le « socialisme libre » était profondément implanté, porté par des « groupes libres », noyaux informels dont l'Association internationale antimilitariste était l'élément coordinateur. Ces groupes organisaient dans leurs villages des manifestations, des pièces de théâtre et des concerts, des conférences et des débats, etc., faisant bon accueil à des orateurs comme Anton Constandse et Jo de Haas ; ils ouvraient des bibliothèques de prêt, disposaient de librairies ambulantes, et diffusaient aussi bien *De Moker* que *De Kreet der Jongeren*, *De Branding*, *De Wapens Neder* ou encore *Alarm*. Plusieurs villages avaient vu des groupes de jeunes se prononcer en faveur des Mokers (mais il n'en est guère resté de traces). Les tourbières de Drenthe avaient acquis une certaine renommée depuis la grande grève offensive du printemps 1921, quand des groupes de tourbiers étaient allés en Twente, la région de l'industrie textile dans l'est de la Hollande, pour tenter de soulever les travailleurs pour une lutte commune sans compromis. (Ils furent reçus à bras ouverts dans les ateliers, mais rien de plus. « Une partie des travailleurs y était disposée, pas la majorité », raconte un des participants. ¹) La scission entre communistes et libertaires s'était accomplie dans la région au cours de cette grève, avec les premiers échos du massacre de Cronstadt, mais aussi pour des raisons stratégiques. « Pour ce qui nous concerne, la grève était dirigée très clairement contre le système », dit Harmen van Houten, qui précise que ce fut notamment sous l'influence d'Anton Constandse, qui logeait souvent chez lui et qui, dans les meetings, critiquait toute forme de marchandage avec les propriétaires, que les socialistes libres « continuèrent à participer à la grève [...] mais plus sous le slogan *augmentation des salaires* ; ils voulaient *le socialisme maintenant* ». Après dix éprouvantes semaines, marquées par

1. À peine deux ans plus tard les travailleurs du textile de Twente étaient frappés par le même sort, perdant une longue et dure grève... Malheur aux indécis ! Cette citation ainsi que les suivantes dans ce paragraphe sont tirées du livre de Harmen van Houten, *Anarchisme in Drenthe. Levensherinneringen van een veenarbeider [Anarchisme en Drenthe. Mémoires d'un tourbier]*, Baarn, 1985, rare témoignage d'un acteur de ces luttes. Harmen van Houten est resté toute sa vie actif dans le mouvement libertaire.

tous ces bleus : « Arrêtez vos beuglements sur l'alcoolisme. » Ne lutez plus contre les excès, mais attaquez la cause. Venez et « mokerez » avec nous. » ¹

Il s'en trouvait même qui étaient tellement « anti-système » qu'ils refusaient jusqu'à l'aide sociale à laquelle ils avaient « droit ». Si, pour survivre, beaucoup, bien sûr, travaillaient quand même, c'était le plus souvent des boulots occasionnels, et ceux-là ne recherchaient pas une quelconque sécurité d'existence ; pour le reste, ils s'adonnaient au plaisir de la grivèlerie ; ils « gagnaient leur vie en chantant et en volant » – comme les petits-bourgeois bien-pensants le leur reprochaient : « La fausse éthique du capitalisme, le respect pour la propriété, nous l'avons bannie. *Prendre selon ses besoins et exproprier les propriétaires* sont pour nous des principes de vie raisonnables et moraux. » ² Quant au sabotage, dont ils soutenaient si vivement la propagation, à l'exception de quelques actions de plus grande envergure, on n'en trouve que peu de traces. Ainsi, un ancien Moker racontera plus tard qu'ils avaient un jour saboté une source importante du réseau d'électricité d'Amsterdam, si bien « qu'il n'y avait plus de lumière et que les usines ne fonctionnaient plus ». ³ *De Moker*, le 1^{er} juillet 1924, mentionne, en les approuvant, une explosion dans un entrepôt de poudre, des incendies dans un hangar d'artillerie, dans un bâtiment de la gendarmerie et dans un entrepôt d'armes. Lorsqu'un peu plus tard, la répression se mit à frapper ses collaborateurs, *De Moker* réagit avec insolence, en se parant des habits de la vertu outragée, tout en se disant bien content que la presse fasse de la propagande pour leurs idées en ébruitant l'affaire. ⁴ Malgré tout, l'emploi d'explosifs était et est resté rare en Hollande.

Comme ils le mentionnent dans leur déclaration de principes, le système scolaire est une de leurs cibles. « Il faut mettre le feu à toutes les écoles », écrit Jacob Knap *** dans *De Moker* : « Le système scolaire fait des enfants des gens lâches et avachis qui n'ont pas de conscience de soi et s'habituent tellement à être commandés qu'ils n'y voient plus ce qui est humiliant. [...] L'émancipation ne sera acquise que quand les prolétaires chasseront leurs

1. « Jeugd en alcohol zijn vijanden » [« Jeunesse et alcool sont ennemis »], *De Moker*, n° 8, 1^{er} juillet 1924.

2. *De Moker*, n° 9, 1^{er} août 1924.

3. Cité dans Fike van der Burght, *Die moker en alarmgroepen bestonden niet om te bestaan als groep*, p. 27. Elle fait aussi remarquer qu'« il est difficile de vérifier dans quelle mesure on a réellement mis en pratique le sabotage d'entreprises, d'usines et d'ateliers. On n'écrivait pas là-dessus, c'était trop risqué ». Le sabotage était du reste presque toujours dirigé contre des bâtiments ou du matériel militaires.

4. Herman S[chuurman], « Wie zijn de brandstichters ? » [« Qui sont les incendiaires ? »], *De Moker*, n° 15, 1^{er} février 1925.

dirigeants et agiront pour eux-mêmes. »¹ Les participants au Mokergroep n'étaient pas pour autant seulement des « activistes » ; ils étaient en général avides de connaissance. Les plus instruits – souvent des instituteurs qui ne trouvaient pas d'emploi parce qu'ils avaient un casier judiciaire ou qui, par principe, ne voulaient pas travailler dans le système scolaire – aidaient les autres. Ils lisaient les « classiques » – du moins le peu qui était disponible en néerlandais, ou, à la limite, en allemand. Ils faisaient de la musique, organisaient des cours de langue (d'espéranto, entre autres), de dessin et d'autres techniques graphiques, et attachaient beaucoup d'importance à la forme de leurs publications. Ils organisaient aussi des conférences et des débats qui attiraient pas mal de monde – et qui étaient souvent tumultueux. Avec *De Moker* ils colportaient aussi *Alarm* et d'autres périodiques libertaires, ainsi que des dizaines de brochures et de petits bouquins sur le mouvement ouvrier, anarchiste et antimilitariste. En plus des congrès qu'ils tenaient tous les trois mois avec les autres groupes de la Ligue de la jeunesse libre, ils organisaient chaque année, pendant le congé de Pentecôte, des « mobilisations » anticapitalistes libertaires et surtout antimilitaristes, qui se voulaient internationales. Ainsi *De Moker*, le 10 juillet 1926, donne un compte rendu de « la troisième mobilisation de Pentecôte de la jeunesse antimilitariste » à Soest : la police et l'armée patrouillent, les douanes essaient de bloquer des camarades venant de l'étranger. Parmi eux, trois cents Hollandais et deux cents Allemands, et d'autres venant de Belgique, de Suisse, d'Autriche, d'Angleterre et de France. « En France, on fait des efforts acharnés dans l'agitation contre la guerre au Maroc et en Syrie. Il est très difficile là-bas de faire de la propagande, pour avoir affiché des manifestes on peut en prendre pour six, huit mois, ou plus, de prison. Refuser le service militaire est pratiquement impossible en France. Un réfractaire est puni à chaque fois à cinq ans de prison, jusqu'à ses quarante-huit ans. » (Et aujourd'hui encore, alors qu'en Hollande comme partout les « droits acquis » dans de durs combats sont abolis à vive allure, les oppresseurs locaux peuvent se vanter de leur clémence en comparaison de leurs homologues des pays voisins.)

Klaas Blauw ****, peu avant sa mort subite, exprimait le plus cruellement la frustration et la motivation de ces enrégés (sans révolution) :

« Presque tout ce qu'on nomme travail *aujourd'hui* ruine nos corps [...]. Les gens empoisonnent leurs corps avec de la mauvaise nourriture qu'ils produisent eux-mêmes, et leurs têtes avec des mots et des

1. Jac. Knap, « School- en Partijgif » [« Le poison de l'école et du parti »], *De Moker*, n° 5, 1er mars 1924.

idées qu'ils acceptent pour pouvoir se résigner à leur existence. Si cela ne suffit pas, il y a l'alcool, la morphine, le football, le cinéma et les femmes pour oublier la misère dans l'étourdissement, la religion pour rêver d'une félicité à venir. [...]

Et nous ? Nous voulons un corps vivant aussi longtemps que possible, de la santé et de la force, un cerveau qui pense, nous voulons créer et jouir, jouir de notre vie et de toute vie. [...] Nous avons des idées et ne pouvons pas leur donner une réalité. Nous rêvons de belles et bonnes choses, mais la société ne permet pas que nous les exprimions et les rendions physiquement tangibles. [...]

L'État nous ligote dans un filet de lois, de règlements et de prescriptions, écrits et non écrits. Si malgré tout, nous ne pouvons maîtriser nos pulsions à l'épanouissement, si nous voulons être libres et si nous voulons *faire* – alors nous pouvons donner libre cours à notre «étourderie juvénile», comme on dit, sur les murs ternes des prisons, comme voyous numérotés.

Dans nos cœurs brûle une haine farouche contre cette société, qui fait *ça* de nous, qui nous contraint à nous violer nous-mêmes en travaillant ou à succomber en ne faisant rien.

Mais nous nous levons, nous ne succombons pas. Nous utilisons nos forces, nous allons *SUIER et BOSSER*.

Mais notre *seul travail* sera la démolition de l'organisation à but lucratif qui s'appelle société capitaliste. C'est le seul travail qui nous plaît *maintenant*, car ainsi nous libérons la Terre. Elle ne nous satisfait pas, nous devons pouvoir créer le nouveau, qui ne peut pas se figer comme le vieux, mais doit être le vivant en marche. Mais d'abord... nous ne pouvons pas faire autrement.

Fais gaffe, capitaliste, grand, petit, entier ou à moitié ; *fais gaffe*, *travailleur*, si tu es contre nous et te bats pour ton chef ou si tu aspires toi-même au pouvoir. Faites gaffe, car la même danse macabre vous entraîne. Nous démolissons votre État à coups de masse – et vos têtes vont suivre. Car vous êtes l'ennemi de la vie tant que vous ne luttez pas avec nous. »¹

■ LA GRANDE GREVE DANS LES TOURBIERES ■

Au printemps 1925, une grève sauvage massive éclata dans le Nord du pays. L'année précédente, pour lutter contre le chômage et la « mendicité », les autorités des provinces de Frise, de Groningue et de Drenthe avaient décidé d'un projet commun d'« assistance par le travail ». Il s'agissait

1. « Daad-loos » [« Sans rien faire »], *De Moker*, n° 4, 10 février 1924.